

S. DOM.  
VAL. S. J.

W25

LE CŒUR  
DE SAINTE GERTRUDE  
OU  
UN CŒUR SELON LE CŒUR DE JÉSUS

## DU MÊME AUTEUR :

**Vie du Bienheureux Jean Berchmans**, de la Compagnie de Jésus. Un volume in-18 jésus de 500 pages, caractères elzivirs. — *Franco*, 2 fr. 50 c. ; — Les 10 exemplaires, 20 fr.

**Milice du Pape dans les maisons d'éducation.** — 10 exemplaires, *franco*, 1 fr. 50 c. ; — 100 exemplaires, *franco*, 10 fr.

**Milice du Pape dans les maisons religieuses.** — Mêmes prix.

**Le Purgatoire.** — 10 exemplaires, *franco*, 1 fr. 50 c. et 100 exemplaires, *franco*, 10 fr.

Adresser les demandes à M. CHARLES, rue des Fleurs, 20 Toulouse. (Paiement en mandats de poste).

LE CŒUR  
DE SAINTE  
**GERTRUDE**

OU UN CŒUR  
SELON LE CŒUR DE JÉSUS

PAR LE P. L.-J.-M. CROS

De la Compagnie de Jésus.



TOULOUSE  
TYPOGRAPHIE L. HÉBRAIL, DURAND & C.  
5, RUE DE LA POMME, 5

—  
1869



SANCTO JOSEPHO  
VIRO MARIE, DE QUA NATUS EST JESUS  
CÆLITUM DECORI, VITÆ NOSTRÆ SPEI CERTISSIMÆ  
MUNDI COLUMINI

Dès que le nom du Bienheureux JOSEPH fut entendu, tous les Saints inclinèrent respectueusement leurs fronts vers l'Époux de la Vierge-Mère, et du regard ils le félicitaient, se réjouissant avec lui de sa dignité incomparable. (*Insinuation. divin. pietat.*, lib. IV, cap. 12.)



Il a plu à Notre-Seigneur de déclarer que le cœur de sainte Gertrude est pour lui une délicieuse demeure ; et l'Eglise donne une autorité fort grande à cette révélation privée, lorsque, dans l'office de la sainte, elle la mentionne en ces termes : « Afin de manifester le mérite d'une épouse qui lui est si chère, Jésus-Christ a attesté qu'il réside au cœur de Gertrude, comme en une délicieuse demeure. » — L'oraison de la fête reproduit, et avec une autorité plus décisive, l'approbation de l'Eglise : « O Dieu, y est-il dit, ô Dieu, qui vous êtes préparé dans le cœur de Gertrude un délicieux séjour, etc. »

Le cœur de sainte Gertrude est donc, aux yeux de l'Eglise, un temple, un sanctuaire, un tabernacle de Jésus-Christ, et, dès lors, la piété

chrétienne ne s'égaré point, elle est, au contraire, assurée de s'instruire et de s'édifier, en faisant de ce cœur l'objet d'une étude attentive.

Mais, dira-t-on, Jésus, le Père céleste, le Saint-Esprit habitent et demeurent dans le cœur de tous les Saints : ils demeurent, Notre-Seigneur l'affirme, dans toutes les âmes, dans tous les cœurs où la charité est vivante : pourquoi donc l'Eglise nous signale-t-elle, au nom de Dieu, le cœur de Gertrude comme une demeure de Jésus-Christ ?

Ce ne peut-être, évidemment, qu'à raison d'un privilège singulier dont Jésus a daigné honorer le cœur de son épouse. Gertrude est, en effet, privilégiée entre les épouses de Jésus-Christ (1). Il suffit, pour s'en convaincre, de lire les paroles suivantes, toutes sorties du Cœur de Jésus et adressées à Gertrude :

« Je t'ai choisie pour habiter en toi, et pour trouver en toi mes délices (2).

(1) *Sexaginta sunt reginæ... et adolescentularum non est numerus : una est columba mea, perfecta mea.* (Cant., VI, 7, 8.)

(2) *Insin.*, l. I, cap. XIV, XVIII, édit. Salisburgens. 1662.

« En toi je veux amasser mes trésors, réunir les richesses de mes grâces; et si quelqu'un désire et cherche ces biens, je veux qu'il puisse les trouver en toi (1).

« Je fais pour toujours de ton cœur un canal uni à mon Cœur. Par toi s'épancheront, dans les âmes humbles et confiantes qui les demanderont à ton cœur, les flots de consolation divine qui découlent du mien (2).

« Tout ce qu'une âme espèrera obtenir par ton entremise, très certainement elle l'obtiendra (3).

« Je veux me revêtir de toi : cachée sous ce voile protecteur, ma main pourra saisir les pécheurs et leur faire du bien, sans être blessée par leurs aiguillons. Je veux aussi te revêtir de moi, afin de communiquer le même honneur et les faveurs qui l'accompagnent à tous ceux que tu rapprocheras de moi, en les rappelant à ta mémoire (4).

« Je l'atteste par ma divine puissance, je ne

(1) *Insinuat.*, cap. xix. — (2) *Ibid.*, lib. III, cap. LXVII. — (3) *Ibid.*, lib. I, cap. xv, xvii. — (4) *Ibid.*, lib. III, cap. xviii.

veux me complaire en aucune créature, sans me complaire, en même temps, en toi. Mon amour s'est uni à toi par des nœuds tellement enlacés, que je ne veux pas vivre heureux sans toi (1).

« Tu peux me donner des ordres, en reine, en souveraine : je serai plus prompt à écouter tes commandements ou tes désirs, que ne le fut jamais un serviteur pour obéir à sa dame (2). »

Telles sont, entre beaucoup d'autres semblables, les paroles que sainte Gertrude elle-même déclare avoir entendues de la bouche de Jésus-Christ. Les suivantes, adressées aussi par Notre-Seigneur à des âmes, qu'une sainte amitié liait à Gertrude, ne surprendront pas maintenant le lecteur :

« C'est être assuré de me trouver, que de me chercher au Sacrement de l'autel, ou dans

(1) *Insinuat.*, lib. I, cap. XII; lib. III, cap. v, l. —  
 (2) *Ibid.*, lib. III, cap. XXXIII.

l'âme et dans le cœur de mon épouse bien-aimée Gertrude (1).

« Son âme m'est tellement chère, que j'en ai fait mon refuge. Là je me cache et me console des outrages que me font les hommes (2).

« Je suis tout à elle : l'amour m'a fait son captif, et il l'a unie à moi, comme le feu unit, en les fondant, le lingot d'argent au lingot d'or (3). »

« Elle est un lis que j'aime à tenir à la main ; elle est ma rose embaumée (4).

« Le cœur de Gertrude est comme un pont très sûr pour arriver à moi, sans chute et sans vertige (5).

Enfin, une prière du cœur de Jésus à son Père céleste résume et couronne toutes ces louanges :

« O Père saint, je veux, pour votre gloire éternelle, que le cœur de Gertrude épanche sur les hommes les trésors enfermés dans mon cœur humain (6). »

(1) *Insinuat.*, lib. I, cap. iv. — (2) *Ibid.* — (3) *Ibid.*, lib. I, cap. iv. — (4) *Ibid.* — (5) *Ibid.*, lib. I, cap. xv. — (6) *Ibid.*, lib. III, cap. xxx.

On n'en saurait douter, après avoir entendu ces accents de l'amour d'un Dieu, le cœur de Gertrude est un cœur privilégié; Gertrude est une épouse plus aimée que beaucoup d'autres. Mais quel peut être le secret des prédilections de Jésus-Christ? — L'Eglise nous aide à le découvrir, quand elle dit que Notre-Seigneur, avant de résider au cœur de Gertrude, s'y est *préparé* une demeure à son gré; et Gertrude elle-même nous révèle pleinement le secret, en nous manifestant, dans tous leurs détails, les industries amoureuses de Jésus, qui firent du cœur de l'épouse un cœur digne de l'Epoux.

Etudier, contempler dans les écrits de sainte Gertrude le travail commun de son âme et de l'amour de Jésus-Christ, tel est l'objet de ce livre. Plus que d'autres, cette traduction fera tort à l'original qu'elle essaiera de reproduire; mais, nous l'espérons, le livre sera encore intéressant et utile. Intéressant, car on y verra partout le cœur de sainte Gertrude, et le lecteur trouvera toujours aimable celle que Jésus a tant aimée. Le livre sera utile : les leçons que Jésus donnait à Gertrude conviennent à

tous les chrétiens, et Jésus ne saurait manquer de se préparer une délicieuse demeure dans le cœur de celui qui les écoutera comme le fit Gertrude.

C'est d'ailleurs pour nous que sainte Gertrude a écrit ou dicté les leçons de Jésus, et elle ne l'a fait que pour obéir à Jésus :

« Je ne pouvais, dit-elle, me résoudre à céder, en ce point, au désir du Seigneur; mais il me dit, un jour : — Tu ne sortiras pas de ce monde, que tu n'aies achevé d'écrire..... Je l'exige : je veux que tes écrits soient, pour les derniers temps, un gage de ma divine bonté : par eux, je ferai du bien à un grand nombre..... tandis que tu écriras, je tiendrai ton cœur près du mien, et j'y instillerai, goutte à goutte, ce que tu devras dire..... »

Quand le livre fut achevé, Jésus se montra à sainte Gertrude, et lui dit : « Ce livre est mien, et je l'ai imprimé au fond de mon Cœur : là, chacune de ses lettres s'est imbibée de la douceur de ma divinité, et quiconque, à ma

gloire, le lira avec une humble dévotion, en retirera du fruit pour le salut éternel de son âme.

« Pour le salut de tous, je change, à la messe, le pain et le vin en mon Corps et en mon Sang : ainsi, en quelque manière, j'ai consacré ce livre par ma bénédiction, afin qu'il procure le salut à ceux qui voudront le lire avec humilité et dévotion.

« Il n'est pas dans ce livre une lettre qui ne me charme : de chacune d'elles s'exhale, pour moi, l'ineffable suavité du parfum de ma miséricorde.... Ce livre est mien, je le bénis ; je le décore des roses de mes cinq plaies, je le scelle des sept dons du Saint-Esprit, comme d'autant de cachets qui établissent ma propriété, et nul ne pourra le dérober de mes mains (1). »

Notre-Seigneur a donné au livre de sainte Gertrude des titres à la fois mystérieux et révélateurs ; il l'appelle : Les Insinuations de

(1) Lib. II, cap. x ; lib. V, cap. xxxv. *Vide alia*, cap. xxxvi et xxxvii.

la Bonté divine, *Insinuationes Divinæ pietatis* ; — le Mémorial de la Bonté divine, *Memoriale divinæ pietatis* ; — le Messager de la Bonté divine, *Legatus divinæ pietatis*. On verra que cette bonté divine, qui se révèle partout dans le livre de sainte Gertrude, c'est le Cœur de Jésus ; de sorte que ce livre est vraiment un **MESSAGER DU CŒUR DE JÉSUS**, envoyé aux âmes pour réveiller en elles la *mémoire* de son amour, et *insinuer* en elles ses divines influences.

Sous le titre commun de *Insinuationes divinæ pietatis*, on a publié un tome en cinq livres, dont un seul, le second, fut écrit de la main de sainte Gertrude, vers l'an 1289.

Les trois derniers livres ont été dictés par sainte Gertrude, ou écrits sous sa direction ou par ses ordres. La preuve irrécusable en est fournie au chapitre xxxv du cinquième livre, qui commence par ces mots : « Quand ce livre fut ainsi terminé, Jésus lui apparut... » — Puis viennent les promesses divines que nous avons rapportées plus haut.

La secrétaire de la Sainte a raconté les der-

niers moments et la mort de l'épouse de Jésus-Christ.

La matière du présent volume est puisée principalement dans le premier, le second et le troisième livres des *Insinuations*.

Le premier livre contient une notice biographique sur sainte Gertrude et le tableau abrégé de ses vertus. L'auteur de ce livre fut, pendant plusieurs années, confident intime de la sainte (1).

Dans le second livre, sainte Gertrude elle-même, et dans le troisième livre une dépositaire des secrets de son âme exposent les faveurs que Jésus accorda à la Sainte, les enseignements qu'il lui donna pour préparer son cœur à la grâce de l'union parfaite.

(1) « *Ad (Dei) laudem, ea quæ multis annis secreta quadam familiaritate ab hac sancta Virgine percipere potui, revelabo.* (Lib. I, cap. vi.) — Ce confident est peut-être le pieux et savant Théodoric de Alpudia. Lansperg dit de lui, dans sa préface des *Insinuations* : « *Qui cum sancta hac Virgine varia sæpenumero habebat colloquia, ejusque spiritum ac verba magnopere prædicabat. Quo etiam auctore liber natus est.* »

Nous avons emprunté au cinquième livre le récit de l'heureuse fin de sainte Gertrude.

Tout est miel exquis, dans le livre de Gertrude. Nous nous sommes donc souvenu du conseil de l'Esprit-Saint : « Si tu trouves du miel, mange ce qui te suffit. Il n'est pas bon de manger beaucoup de miel. »

Il eût été facile de réunir d'illustres témoignages en faveur des écrits d'une Sainte, que Thérèse de Jésus et François de Sales ont honorée et aimée comme leur mère spirituelle ; mais le culte dont ils sont l'objet dans l'Eglise rend ce soin moins utile : l'Eglise elle-même proclame que Gertrude a été favorisée d'admirables révélations divines, et que ses nombreux écrits sont l'aliment de la piété chrétienne (1).

(1) Office de la sainte, leçon VI. — Le saint abbé de Liesse, Louis de Blois (1530), parcourait, douze fois l'an, tous les écrits de sainte Gertrude, et il en conseillait la lecture à tous ceux dont il avait à cœur l'avancement dans la vertu. Un ami de Louis de Blois, de qui nous tenons ce fait, ajoute l'observation suivante : « Les écrits du vénérable abbé sont pleins de l'esprit de sainte Gertrude ; il n'est presque pas une page de ces précieux ouvrages où l'on ne rencontre des paroles, des sentences, évidemment puisées à la source qui lui était si chère. »

Nous n'essaierons pas non plus de démontrer que rien, dans les merveilleuses communications qu'il plut à Jésus-Christ d'établir entre son Cœur et le cœur de Gertrude, ne doit répugner à la pieuse croyance du lecteur. Ce livre s'adresse à des âmes pour qui le jugement de l'Eglise a plus de valeur que toutes les dissertations . or, l'Eglise reconnaît qu'il plut à Jésus d'aimer ainsi son épouse Gertrude. Au reste, les vies de tous les saints renferment des faits non moins merveilleux, et des esprits irréfléchis peuvent seuls s'étonner que le Dieu, fait homme par amour pour l'homme, se plaise à converser familièrement, dès la vie présente, avec ceux dont il est devenu le Frère, et qui sont appelés à conserver familièrement avec lui durant une vie éternelle.

---

**LE CŒUR**  
**DE SAINTE GERTRUDE**  
**OU UN CŒUR**  
**SELON LE CŒUR DE JÉSUS**

---

**CHAPITRE PREMIER**

**Premières années de Gertrude.**

L'ordre illustre de Saint-Benoît s'honore d'avoir donné à l'Eglise trois saintes vierges du nom de Gertrude.

La première eut pour père le duc de Brabant, Pépin de Landen, et pour mère, une vertueuse dame du nom de Iduberge. Devenue veuve, Iduberge fonda le monastère de Nivelles et y consacra à Dieu sa fille Gertrude, qui mourut en 664, à peine âgée de trente-trois ans.

Une autre Gertrude, fille de Pépin le Bref et de Berbertha ou Bertrade, mourut en odeur de sainteté et fut vénérée, après sa mort, au monastère de Neustadt, que Charlemagne, son frère, avait fondé. Cette bienheureuse mort arriva l'an 794.

Mais la plus célèbre des trois vierges bénédictines du nom de Gertrude, est celle dont l'Eglise romaine honore la mémoire, le 15 novembre : c'est d'elle qu'il est question dans ce livre.

Plusieurs siècles la séparent des deux autres. Ceux qui l'ont nié n'avaient pas lu attentivement ses écrits. Ils attestent, en effet, que Gertrude célébrait dévotement les fêtes de saint Bernard, de saint Dominique, de saint François, et qu'elle fut contemporaine, amie, peut-être même sœur de sainte Mechtilde.

Gertrude naquit à Eisleben, dans le comté de Mansfeld (Haute-Saxe), le jour même de l'Épiphanie de l'an 1222. Ses parents étaient nobles et riches.

« Chez cette enfant bénie, dit un vieil historien, les fruits semblèrent prévenir les fleurs ; ses premiers pas foulèrent la vanité du monde, et le premier salut qu'elle lui adressa fut un éternel adieu. » — A peine, en effet, âgée de cinq ans, Gertrude obtint de ses parents la grâce de se retirer au monastère de Rodersdorff, dans le diocèse d'Halberstadt.

L'innocence n'était pas la seule vertu de Gertrude enfant. On admirait en elle une maturité de sens, une retenue, une piété que son âge n'eût pas laissé espérer, et l'amabilité de son caractère lui gagnait tous les cœurs.

A ces qualités s'ajoutait une rare pénétration d'esprit, et telle fut son ardeur pour l'étude, qu'elle dépassa de beaucoup ses compagnes. Bientôt la langue latine lui devint familière, et elle se passionna pour le culte des lettres. Du reste, la pureté de son cœur lui permettait de contempler dans leur meilleur jour et le vrai et le beau : la sérénité de l'âme favorisait merveil-

leusement en elle la clairvoyance de l'esprit.

Ainsi Gertrude grandissait, préservée de toutes les atteintes du mal, grâce à la vigilance continue de Celui dont l'amour l'accompagnait partout. — C'est donc Lui que nous devons remercier, au nom de Gertrude, observe ici le confident de la Sainte. Béni soit-il dans les siècles (1)!

(1) *Synopsis vitæ S. Gertrudis, auctore Laurent. Clement. Benedictin. — Insinuat., lib. I, cap. I.*

---

## CHAPITRE II

### La conversion de Gertrude.

Gertrude avait atteint sa vingt-cinquième année : ses vertus religieuses, toutes les belles qualités réunies de l'esprit et du cœur faisaient d'elle l'ornement et le trésor du monastère de Heldelfs : or, elle vit tout à coup, à la lumière de Dieu, ce que nul ne voyait, ce qu'elle n'avait pas soupçonné elle-même. Son âme lui apparut stérile, désordonnée, coupable, criminelle. Dieu l'invitait à se convertir.

#### I

Écoutons Gertrude raconter ce grand événement de sa vie :

« Que mon âme vous bénisse, ô Dieu mon créateur : que tout en moi chante vos miséricordes ! Avec quelle charité patiente n'avez-vous pas comme fermé les yeux sur ces années de mon enfance, de mon adolescence, de ma jeunesse, que j'ai dépensées si follement. Vraiment, n'ai-je pas vécu comme si, païenne au milieu d'un peuple païen, j'eusse ignoré que vous êtes mon Dieu, et que vous récompensez les bons et punissez les méchants ? Telle était ma démente, jusqu'à la fin de ma vingt-cinquième année, que je me serais peut-être permis, sans remords, toute pensée, toute parole, toute action inconsidérée ou coupable, si votre miséricorde ne m'eût préservée de ces malheurs, soit en nourrissant dans mon cœur une horreur naturelle du mal et un goût naturel du bien, que vous y aviez mis de bonne heure, soit en excitant le zèle de ceux qui veillaient sur moi et devaient me reprendre.

« Et pourtant, que n'aviez-vous pas fait pour

moi? Dès ma cinquième année, vous m'aviez introduite, au milieu de vos amis les plus dévoués, dans le sanctuaire de la vie religieuse : ne devais-je pas employer tous mes instants à vous bénir? Hélas! ma vie si négligente, ma vie si coupable eût, s'il était possible, diminué votre divine béatitude et obscurci votre gloire que je devais m'efforcer d'accroître à chaque instant. Mon cœur, par votre grâce, déplore ces égarements, et vous seul connaissez l'amertume de mes regrets. »

Mais quels furent, se demandera-t-on, les égarements de Gertrude? — La vérité l'oblige à reconnaître qu'ils n'eurent rien de semblable aux égarements des pécheurs. On l'entendra bientôt s'accuser de légèreté juvénile, de vanité puérile, de goût désordonné pour l'étude, les lettres, les sciences. Ce furent les égarements de Gertrude (1).

(1) Tous les Saints, même les plus innocents, se sont

« Ensevelie dans un abîme d'humiliation, ô Père des miséricordes, j'adore, je loue votre immense bonté : c'est elle qui, au temps où je menais cette vie de perdition, méditait à mon sujet, non des desseins de vengeance, mais des desseins d'amour, et se proposait d'exalter ma bassesse par la multitude et la grandeur de ses bienfaits, comme si je me fusse distinguée entre les hommes par une vie tout angélique.

« Nous étions au temps de l'Avent; à l'Épiphanie suivante, je devais accomplir ma vingt-

considérés comme de très grands pécheurs. Ce sentiment s'expliquerait de plusieurs manières : nous nous contenterons d'emprunter les lignes suivantes à la vie de saint François d'Assises (Wading. annal.) : « Un compagnon de saint François lui disait : O Père, tout le monde court après vous et vous vénère comme un saint : que pensez-vous donc de vous-même? — Je vois, répondit François, que je suis le plus vil des pécheurs. — Comment pouvez-vous le penser, reprit le compagnon du Saint? vous n'êtes pas, en effet, un larron, un homicide, un adultère. — Si ces pécheurs dont vous parlez, répondit François, recevaient les grâces que j'ai reçues, ils en useraient mieux, ils serviraient Dieu avec plus de zèle que moi et feraient bien plus de choses pour sa gloire. »

cinquième année. Vous répandîtes dans mon cœur je ne sais quel trouble, dont l'impression salutaire commença à me dégoûter des légèretés de la jeunesse : ce fut la première industrie de votre amour, pour vous préparer mon cœur. Vous renversiez, peu à peu, la forteresse de vanité et de curiosité que j'avais élevée dans mon orgueil, bien que je portasse, mais sans fruit, le nom et l'habit de religieuse.

## II

« Ce trouble dura jusqu'au lundi 27 janvier suivant. En cet heureux jour, les ténèbres de mon âme furent dissipées ; ce jour mit fin à ma vanité puérile.

« La fête de la Purification de votre très chaste Mère approchait ; c'était le soir, après complies, à l'heure favorable du crépuscule ; j'étais au milieu du dortoir commun, quand une

des sœurs anciennes vint à passer. Je m'inclinai vers elle, en signe de respect, selon la règle de notre Ordre. A peine j'avais relevé la tête, que je vous vis, ô mon très doux Ami, ô mon Rédempteur, ô le plus beau des enfants des hommes.

« Vous m'apparaissez avec l'extérieur d'un aimable et modeste adolescent de seize ans environ : ainsi vous ne dédaigniez pas de vous accommoder à mon infirmité, en revêtant une forme que vous saviez devoir plaire à mes yeux.

« Or, debout devant moi, vous me dites avec un accent plein de douceur et de grâce : « Ton salut viendra bientôt : pourquoi t'attrister à ce point ? N'as-tu pas un conseiller, un ami, qui puisse apaiser ces douleurs toujours renaissantes ? »

« Telles furent vos paroles, et tout à coup, sachant bien cependant que j'étais au milieu du dortoir, je me vis au chœur, dans l'angle où

j'avais coutume de faire mes tièdes oraisons. Là, vous me disiez ces autres paroles : « Je te sauverai et je te délivrerai : ne crains rien. » — En même temps, je vous vis prendre ma main droite dans votre noble main, comme pour me garantir la vérité de vos paroles, et vous ajoutâtes : « Avec mes ennemis, tu as léché la terre, sucé le miel adhérent aux épines : reviens enfin à moi, et je te ferai bon accueil, et je t'enivrerais du torrent de mes joies divines. »

« En entendant ces mots, je voulus, comme hors de moi par l'excès du bonheur, m'approcher de vous ; mais j'aperçus, à l'instant, entre vous et moi, une haie tellement longue, que, ni au-devant de moi, ni derrière moi, je n'en pus voir la fin. J'eusse voulu la franchir ; mais des épines si pressées en hérissaient la surface, que nulle part je ne discernais un intervalle qui me laissât venir à vous, l'unique joie de mon âme.

« Or, tandis que, brûlée du désir de vous

atteindre, je détestais et pleurais les défauts et les péchés dont ces épines m'offraient l'image, vous, Père des pauvres, saisissez ma main, et aussitôt, sans effort, je me trouvai près de vous.

« Mes yeux s'arrêtèrent sur votre main, et j'y reconnus, doux Jésus, la trace de ces plaies qui ont payé toutes nos dettes.

« En ce moment mon âme fut éclairée, mon cœur attendri : votre grâce puissante étouffa la passion désordonnée que j'avais pour les lettres, elle me détacha de toutes mes vanités. Ce qui m'avait tant charmée me parut méprisable. Je commençai à ne goûter que vous, ô mon Dieu. Je ne connaissais pas l'intérieur de mon âme : vous m'y introduisîtes : là, dans mon cœur, à dater de cette heure, vous avez traité avec moi, comme fait un ami qui habite sous un même toit avec son ami, un époux avec son épouse.

« Je vous loue, je vous bénis, je vous rends grâces, non comme je le devrais, mais comme je le puis, d'avoir commencé avec tant d'amabilité

et de douceur l'ouvrage de ma conversion. Bénié soit votre sagesse miséricordieuse qui a su, d'une manière si caressante, courber sous son joug ma tête dure et rebelle, et me faire trouver léger un fardeau que j'avais cru insupportable (1). »

(1) Lib. I, cap. II ; lib. I, cap. I ; *ibid.*, cap. XXIII.  
— Le Père bénédictin Laurent Clément fixe, avec probabilité, à l'an 1222, la date de la naissance de sainte Gertrude ; sa conversion eut donc lieu le 27 janvier 1247. — Nous partirons de ces dates pour mieux déterminer les époques de la vie de notre Sainte. Elle-même fournit toutes les indications, moins celle de l'année.

---



## CHAPITRE III

### **La sanctification de Gertrude.**

Gertrude était convertie : les orateurs, les poètes de Rome païenne ne séduisirent plus son oreille et n'occupèrent plus ses loisirs. Elle consacra à l'étude des Pères de l'Eglise, à la méditation de l'Écriture sainte, toutes les heures qu'elle ne donnait pas à la prière ou au travail de la communauté religieuse. Bientôt la théologie mystique n'eut pas de secrets pour elle ; Dieu lui apprit à pénétrer le sens le plus caché des livres inspirés, et elle put instruire les docteurs eux-mêmes, qui recouraient à ses lumières. Gertrude se considérait, du reste, comme une

dépositaire des trésors divins; obligée de les dispenser à tous ceux qui vivaient près d'elle, et non contente de communiquer à chacun les lumières qui lui venaient du ciel, aux heures de l'étude ou de la prière, elle en gardait le souvenir dans des livres écrits de sa main.

En même temps, Jésus poursuivait le travail sanctificateur qui devait lui préparer un séjour délicieux dans le cœur de Gertrude. Avec elle Jésus travaillait tous les jours; mais il y eut des journées solennelles, dont Gertrude garda le souvenir : ce furent d'abord la veille de l'Annonciation de Notre-Dame, 24 mars 1247, et un autre jour, dans l'intervalle de Pâques à l'Ascension de la même année :

## I

« Entre toutes les grâces que je reçus de vous, ô Lumière de mon âme, à l'heure de votre

première apparition, il en est une d'un plus grand prix que les autres : jusque-là je n'avais eu aucun souci de considérer l'intérieur de mon cœur ; mais dès lors j'y arrêtai mes regards, et votre lumière m'y fit discerner bien des choses, que votre sainteté ne pouvait tolérer : mon intérieur m'apparut même, à cause du désordre qui y blessait partout le regard, tout à fait indigne de vous servir de demeure. Et pourtant, ma laideur ne vous rebuta pas, mon Jésus très aimant, et dans les communions fréquentées des jours qui suivirent, je vous voyais sensiblement présent, bien que dans une sorte de demi-jour, comme est la lueur de l'aurore.

« Vous vouliez, par cette aimable condescendance, m'encourager à poursuivre le travail qui devait me disposer à jouir pleinement de votre présence et de votre amour.

« Je m'étais à peine mise à l'œuvre, quand la veille de l'Annonciation de Notre-Dame, un dimanche, après les matines, vous daignâtes me

visiter et me combler des bénédictions de votre douceur, moi si indigne de telles faveurs.

« Comment dirai-je les grâces de votre visite? Je ne trouve aucune parole qui les puisse exprimer : je vous immolerai donc, dans le secret du cœur, une hostie de louanges, vous conjurant de faire expérimenter souvent à vos élus et à moi-même, la douceur d'une union et d'une joie que j'avais ignorées jusqu'à cette heure. Tout, dans ma vie passée, montre clairement que ce fut un don gratuit de votre amour.

« Ainsi vous travailliez avec une merveilleuse suavité à détacher mon cœur de tout, pour l'attirer à vous.

## II

« Un autre jour, c'était entre la Résurrection et l'Ascension du Seigneur, assise dans le jardin, près d'un bassin, je m'arrêtai à considérer les

agrémens de ce lieu. J'étais charmée de la transparence des eaux, de la fraîcheur des ombrages ; j'aimais plus encore le vol joyeux des nombreux oiseaux et particulièrement des colombes, qui allaient et venaient autour de moi, et je préférais à tout le reste le mystère, la paix de ma retraite.

« Vous dites alors à mon âme, ô Jésus, auteur de toutes les vraies joies : « Si, par la reconnaissance, tu faisais remonter jusqu'à moi les eaux de mes grâces ; si, grandissant dans la vertu, tu te parais de bonnes œuvres comme d'une riche verdure ; si, libre de tout lien terrestre, tu prenais, comme une colombe, ton essor vers les régions célestes, pour y demeurer avec moi, loin des bruits du monde, tu me préparerais, tu me donnerais dans ton cœur un séjour plus délicieux, que ne saurait l'être le plus charmant jardin. »

« Tout le jour, mon esprit demeura occupé

de ces paroles. La nuit venue, je m'étais agenouillée pour faire les dernières prières avant le sommeil, quand je me souvins, tout à coup, de la sentence évangélique : « Si quelqu'un m'aime et qu'il observe ma parole, mon Père l'aimera, et nous viendrons à lui et nous fixerons chez lui notre demeure. » Or, en même temps, mon cœur de terre, mon cœur de boue sentit que vous arriviez en lui, que vous étiez en lui, ô mon Dieu, mon unique bien-aimé.

« Qui me donnera que de mes yeux s'échappe un océan de larmes sanglantes, pour laver cette sentine de ma bassesse, que vous avez choisie pour y habiter, ô dignité souveraine ! Qui me donnera d'arracher, pour une heure, ce cœur de ma poitrine, pour le jeter, mis en pièces, dans des braises vives, afin que, purifié des taches qui le déshonorent, il devienne, non pas digne, mais moins indigne de vous servir de demeure ! »

Nous avons vu Jésus attirer à lui Gertrude,

faire alliance avec elle, s'établir enfin dans son cœur. Il doit maintenant assimiler pleinement ce cœur à son divin Cœur et consommer l'union, dont saint Paul exprime la perfection, quand il dit : « Je ne vis plus, c'est Jésus qui vit en moi. »

Des faveurs nouvelles, dont la Sainte nous a tracé le tableau, manifestent par leurs vives couleurs ces opérations surnaturelles de la grâce. Gertrude en compte six principales : ce furent, d'abord, l'impression des plaies de Jésus dans son cœur : elle eut lieu durant l'hiver de l'an 1249 ; — la transverbération de son cœur, le troisième dimanche de l'Avent 1254 ; — la venue transformante et défiante de l'Enfant Jésus, dans son cœur, à la fête de Noël de la même année.

## III

« La première, ou peut-être la seconde année qui suivit ma conversion, pendant l'hiver, je trouvai dans un livre la petite prière suivante :

« Seigneur Jésus-Christ, Fils du Dieu vivant, donnez-moi d'aspirer à vous posséder : allumez-en, dans mon cœur, le désir ardent, la soif ardente ; donnez-moi de respirer en vous, très doux, très suave Jésus, et de diriger vers vous, bonheur suprême, tous les mouvements, tous les souffles haletants de mon cœur.

« Gravez avec votre précieux sang, très miséricordieux Seigneur, gravez vos plaies dans mon cœur, afin que j'y puisse lire et vos douleurs et votre amour ; que le souvenir de vos blessures me demeure présent dans le secret du cœur, pour m'exciter à compatir à vos souffrances et

activer en moi le feu de votre amour. Faites encore que toute créature me devienne insipide et que vous seul, Jésus, soyez doux à mon cœur.

« Cette prière me plut, et je la récitais souvent. Or, peu de temps après, durant le même hiver, j'étais assise au réfectoire auprès d'une sœur, à laquelle j'avais confié le secret de plusieurs faveurs divines, et j'avais présente à l'esprit la petite prière, quand je sentis que Notre-Seigneur allait m'exaucer, malgré mon indignité; et je compris, en effet, ô mon Dieu, que vous imprimiez distinctement dans mon cœur les stigmates de vos cinq plaies adorables : et, malgré mes immenses démérites, votre bonté infinie conserve encore, à cette heure, dans mon cœur, l'impression de vos blessures.

« Plus tard, la septième année après ma conversion, aux approches de l'Avent, une personne, cédant à mes importunités, adressait,

tous les jours à Dieu, devant un crucifix, cette courte invocation :

« O Seigneur très aimant, je vous en prie par votre Cœur ouvert, transpercez le cœur de Gertrude des flèches de votre amour, afin que, ne pouvant plus rien contenir de terrestre, il soit tout enveloppé et pénétré de votre action divine. »

« Or, peu de temps après, le troisième dimanche de l'Avent, pendant la messe et au moment de la communion, comme j'avançais vers l'autel, vous allumâtes vous-même, ô mon Dieu, un tel désir en moi, que je fus contrainte de m'écrier au fond de l'âme : — Seigneur, je le confesse, je n'ai rien fait qui puisse me rendre digne de la moindre parcelle de vos dons : et néanmoins, j'ose le demander avec ardeur à votre bonté, ayez égard aux mérites des âmes ici présentes, et daignez transpercer mon cœur d'une flèche de votre amour.

« Je compris aussitôt que ma prière était exaucée. Retournée à ma place, après avoir reçu le Sacrement de vie, et arrêtant mes yeux sur l'image du crucifix peinte dans le sanctuaire, je vis s'échapper de la blessure du côté un rayon brillant, acéré comme une flèche.

« Cette vue me remplit de joie, mais le désir de mon âme ne fut pleinement satisfait que le mercredi suivant.

« La messe allait s'achever ; le prêtre disait les paroles qui rappellent votre adorable incarnation ; j'y étais peu attentive, et ce fut alors pourtant qu'à l'improviste votre flèche blessa mon cœur, tandis que vous disiez : « Je veux qu'il vienne à moi le flot de tes affections. »

« Vous ne l'ignorez pas, ô Dieu qui savez mes secrets, vos grâces ont toujours été, dans mon cœur, comme des diamants royaux perdus dans une vase immonde. Inspirez donc à celui qui lira cet écrit un sentiment de tendre compassion

pour vous ; qu'il admire comment, pour le salut des âmes, vous avez consenti à laisser, jusqu'à cette heure, vos perles précieuses dans un tel égout et que, suppléant à mon insuffisance, il vous dise du cœur et des lèvres :

« O Père, ô Dieu de qui tout bien procède, vous méritez toute louange : à vous honneur, bénédiction et gloire !

« C'était l'anniversaire de cette heureuse et très sainte nuit, durant laquelle le ciel distilla sur l'univers la rosée de la divinité : je me trouvais avec mes sœurs, excitant mon âme à rendre des offices de servante à la glorieuse Mère de l'Enfant Homme-Dieu, quand je compris qu'un tendre enfant, tout nouvellement né, était déposé dans mon cœur. Au même instant, je vis mon âme entièrement transformée : elle eut la couleur de l'enfant, s'il m'est permis d'appeler du nom de couleur, ce qui ne peut être comparé à rien de visible ; et j'eus une in-

telligence ineffable de ces paroles ravissantes :  
— Dieu sera tout en tous.

« Or, à ce moment, Jésus me disait : « Comme je suis, dans ma divinité, la figure de la substance de mon Père, ainsi tu seras l'image vivante de mon humanité; et comme le soleil communique à l'air sa propre clarté, ainsi je déifierai ton âme, en la pénétrant des rayons de ma divinité. »

« O puissance, ô miséricorde de Dieu, puissance, miséricorde vraiment infinies ! comment en un vase d'argile, en un vase que son propre choix destinait à l'ignominie, avez-vous renfermé l'inappréciable liqueur de vos grâces ? »

#### IV

Nous l'avons déjà fait observer, et sainte Gertrude le remarque elle-même, ces faveurs mer-

veilleuses, et d'autres dont la Sainte fut honorée, comme, par exemple, l'échange de cœur entre elle et Jésus, ces faveurs recèlent des opérations plus intimes que l'œil ne peut voir : la Sainte les désigne, dans son langage mystique, par les mots d'attraction, d'union, d'inhabitation et de consommation. Or, rien n'empêche de considérer l'image de cette consommation dans la scène qu'on vient de lire. Le terme de la sainteté est bien d'être transformé pleinement en Jésus, et de participer ainsi, dans une mesure incompréhensible, à la plénitude de sa filiation divine. De plus, Jésus nous donne clairement à entendre, dans l'Évangile, que l'humilité, la douceur, la simplicité de l'enfance, est l'humilité, la douceur, la simplicité de son Cœur : le terme de la sainteté est ainsi posé par Jésus-Christ, quand il dit : « Celui-là sera le plus grand dans le ciel, qui ressemblera le plus à cet enfant. » Jésus consommait donc son travail sanctificateur dans le cœur de Gertrude,

quand, sous les formes de l'Enfant-Dieu, il la transformait à l'image de son humanité et l'inondait des rayons de sa nature divine.

Observons enfin que ces grâces ne furent pas le travail de la sainteté, mais bien les récompenses successives de travaux accomplis et l'excitation à des labeurs nouveaux. Les faveurs divines couronnaient des vertus acquises et invitaient l'âme de Gertrude à la conquête de vertus nouvelles. La transformation qui fit du cœur de Gertrude le Cœur de Jésus, s'opéra lentement : elle n'était pas encore accomplie, lorsque, neuf ans après sa conversion, Gertrude écrivait : « J'ai vu mon cœur transformé ; » et de longues années plus tard, elle poursuivait avec Jésus ce grand ouvrage. Elle travaillait à faire de son cœur un cœur humble, un cœur doux, un cœur pur, un cœur abandonné au bon plaisir de Dieu et dévoré de zèle pour le salut des âmes, en un mot, un cœur modelé sur le Cœur de Jésus.

Gertrude nous fera assister elle-même aux

labeurs qui préparèrent et consommèrent enfin sa transformation ; mais elle nous dira d'abord quelle grande part la très sainte Vierge Marie eut à ce grand et bel ouvrage.

---

## CHAPITRE IV

**La part de la très sainte Vierge dans la sanctification de Gertrude.**

Aucun Saint n'a, peut-être, mieux compris que Gertrude la nécessité et la puissance de l'intervention de Marie, dans l'œuvre de la sanctification des âmes. Notre-Seigneur se plut, en effet, à lui manifester la dignité incomparable à laquelle la Trinité sainte a exalté Notre-Dame, le concours essentiel et décisif qu'elle prête à l'exécution de tous les plans divins :

### I

Un jour, comme on chantait, à matines, *Ave Maria*, Gertrude vit jaillir du Cœur du Père,

du Fils et du Saint-Esprit, trois jets, qui pénétrèrent au Cœur de la Bienheureuse Vierge, pour de là remonter à leur source, et il fut dit à la Sainte : « Après la puissance du Père, la sagesse du Fils, la tendresse miséricordieuse du Saint-Esprit, rien n'approche de la puissance, de la sagesse, de la tendresse miséricordieuse de Marie. » Gertrude apprit, dans la même occasion, que cet épanchement du Cœur de la Trinité sainte au Cœur de Notre-Dame se reproduit chaque fois qu'une âme, sur la terre, récite dévotement l'*Ave Maria*, et qu'il se répand, alors, par le ministère de la très sainte Vierge, comme une rosée de joie nouvelle sur les Anges et les Saints. En même temps, dans chacune des âmes qui disent la Salutation angélique, s'accroissent, dans une grande mesure, les trésors spirituels dont l'Incarnation du Fils de Dieu les avait déjà enrichies.

C'est, en effet, pour l'amour de Marie, que

Dieu a eu pitié de l'humanité et lui a communiqué ses richesses divines. Pour avoir part à ces trésors, l'homme doit d'abord saluer Marie : Gertrude entendait Jésus dire, un jour, à sa divine Mère : « Souvenez-vous, ô Reine, ma Mère très aimante, que si j'ai eu pitié des pécheurs, c'est à cause de vous... » Et Marie disait à Gertrude : « En faveur de ceux qui me rappelleront la joie de mon âme, au jour de l'Incarnation, je réaliserai ce que me demande l'Eglise quand elle chante : *Monstra te esse matrem*. Je me montrerai pour eux mère du Roi de gloire et mère de l'homme suppliant : mère du premier en déployant la puissance que j'ai de secourir les hommes ; mère du second, en dilatant pour lui les entrailles de ma miséricorde. »

Gertrude n'avait pas toujours bien compris cette double maternité de Notre-Dame. — Comme on chantait, le jour de Noël, ces mots : *Primogenitus Mariæ Virginis*, le premier né de la

Vierge Marie, Gertrude se disait à elle-même : « Le titre de Fils unique semblerait mieux convenir à Jésus, que le titre de premier-né. » Or, en ce moment, Notre-Dame lui apparut : « Non, dit-elle à Gertrude, ce n'est point *Fils unique*, c'est *Fils premier-né* qui convient mieux ; car après Jésus, mon très doux fils, ou plus véritablement en lui et par lui, je vous ai tous engendrés dans les entrailles de ma charité, et vous êtes devenus mes fils, les frères de Jésus. »

## II

Marie daigna encore faire entendre à Gertrude quel souverain empire elle exerce sur le Cœur de Jésus, en vertu de sa maternité divine, et comment sa tendresse maternelle sait reconnaître des frères de Jésus, ses fils, chez ceux même que le péché a le plus défigurés :

Elle voyait, un jour, des légions innombrables

d'anges entourer de leur protection invincible des âmes qu'ils groupèrent autour de Marie : c'étaient les dévots serviteurs de la Mère de Dieu. Puis, sous son vaste manteau royal, dont Marie épandait les bords, couraient se réfugier des multitudes d'animaux de toute espèce, et quand ils y furent réunis, la glorieuse Reine du ciel les caressait de la main, l'une après l'autre : c'étaient les pécheurs, encore déshonorés par leurs péchés; et la très sainte Vierge voulait montrer à Gertrude comment elle les accueille et les protège, quand ils ont recours à sa miséricorde, en attendant qu'elle les ait amenés au repentir et réconciliés avec Dieu.

Cette divine Mère manifesta à Gertrude son autorité sur le Cœur de Jésus, le jour de sa glorieuse Nativité :

Gertrude adressait à Marie une prière de l'Eglise, le *Salve Regina*. Quand elle arriva à ces mots : — *Tournez vers nous vos yeux miséricor-*

*dieux*, elle vit la Bienheureuse Vierge tenant dans ses bras le divin Enfant. Marie toucha délicatement le menton de son Fils, et dirigeant vers Gertrude et ses compagnes le visage et les yeux de Jésus : « Les voici, disait-elle, mes yeux très miséricordieux ; ce sont les yeux de mon Fils, et je puis en diriger les regards vers tous ceux qui m'invoquent, pour le salut éternel et la sanctification de leurs âmes. »

Jésus, de son côté, révélait, de mille manières, à Gertrude la loi qu'il s'est imposée lui-même, de ne communiquer ses richesses à l'homme que par les mains et le Cœur de Marie :

Dès les premiers jours d'une conversion, que la Purification de Notre-Dame et son Annonciation virent naître et s'affermir, Jésus dit à Gertrude : « Je te donne ma très douce Mère comme protectrice ; je te confie à sa providence. » Lorsque l'heure des épreuves arriva, Gertrude troublée, effrayée, appela Jésus à son

aide. Notre-Seigneur lui répondit : « Je te donne pour mère, ma très miséricordieuse Mère : par elle, je te dispenserai mes grâces, et quel que puisse être l'excès de tes peines, aie recours à elle quand tu sentiras défaillir tes forces : tu seras toujours relevée et consolée. » — « Que de fois, s'écrie sainte Gertrude, ne vous ai-je pas vu, ô Jésus, me recommandant affectueusement aux tendres soins de votre Mère, ainsi, et mieux encore, qu'un époux recommande à sa propre mère une épouse bien-aimée! »

### III

Malgré ces leçons réitérées de Notre-Dame et de Jésus-Christ, Gertrude ne put d'abord se défendre pleinement d'une appréhension, hélas ! trop commune : elle craignit que les témoignages de respect, de confiance et d'amour qu'elle donnait à la très sainte Vierge, ne préjudicias-

sent aux droits de Jésus-Christ. Mais une leçon nouvelle de Notre-Seigneur dissipa pour toujours ce scrupule :

Un jour (c'était la fête de l'Annonciation), un prêtre, adressant une instruction à la communauté, insistait sur les vertus et les grandeurs de la très sainte Vierge, sans mentionner l'amour immense du Fils de Dieu dans l'Incarnation. Gertrude en fut contrariée, contristée. Retournant du sermon, et passant devant un autel de Notre-Dame, elle s'inclina sans doute, mais son cœur ne se portait point vers elle avec une affection aussi vive : elle dirigeait plutôt et la salutation et ses meilleurs sentiments vers Jésus, le fruit béni de ses entrailles, et se proposait d'avoir cette même intention, chaque fois qu'elle saluerait une image de Notre-Dame.

Peu après, cependant, Gertrude troublée se demanda si elle n'aurait pas indisposé contre elle, par de tels sentiments, la toute-puissante Reine du ciel. Or, Jésus daigna venir l'ins-

truire, et lui dit avec une bonté pleine de grâce :  
 « Ne crains pas, ma fille très chère, d'avoir  
 offensé ma douce Mère, en dirigeant vers moi  
 tous les mouvements de ton cœur : elle en est,  
 au contraire, très satisfaite. Mais, pour écarter  
 tout scrupule, dorénavant, quand tu passeras  
 devant l'autel de ma très pure Mère, salue dévo-  
 tement son image et néglige la mienne. — Oh !  
 reprit Gertrude, à Dieu ne plaise que j'agisse  
 ainsi ; non, Seigneur, mon cœur n'y consentira  
 jamais : n'êtes-vous pas mon unique bien, mon  
 salut, la vie de mon âme ; et je vous néglige-  
 rais, pour adresser à d'autres mes salutations et  
 mon amour...? — Ma chère fille, répondit dou-  
 cement Jésus, obéis-moi ; et chaque fois que,  
 me négligeant ainsi, tu salueras ma Mère,  
 j'éprouverai la même joie et tu mériteras la  
 même récompense que si, de grand cœur, tu  
 méprisais mille et mille biens, pour accroître et  
 centupler ma gloire. »

Dès lors, Gertrude, pénétra mieux les mystères de la miséricorde divine, qui abandonne le salut du monde et la sanctification des âmes, les biens de Dieu, Dieu lui-même aux mains d'une femme, notre sœur et notre mère, et elle sollicita l'intervention de Marie avec une dévotion plus fidèle et plus ardente. Afin d'être assurée de plaire à Jésus dans ses communions, elle conjurait Notre-Dame de la préparer à recevoir l'Eucharistie. Marie ornait sa fille de la parure de ses propres vertus, et Jésus témoignait à Gertrude combien son Cœur était ravi de retrouver en elle quelques rayons d'une beauté qui seule, comme chante l'Eglise, a pu charmer ses regards (1).

Si le cœur de Gertrude devint un séjour préféré de Jésus, c'est que Marie, exauçant les

(1) *Sola placuisti Domino Nostro Jesu Christo.*  
(Office de N.-D.)

prières de Gertrude, prépara son cœur à Jésus : « Un jour, à l'heure de l'oraison, la Sainte demanda à Jésus : « Que ferai-je pour vous plaire davantage? — Voici ma Mère, répondit Notre-Seigneur, efforce-toi de la louer dignement. » Alors Gertrude adressa à Marie cette louange : « *O paradis de délices!* » Et elle la félicitait d'avoir été choisie pour servir de demeure à son Dieu. Puis, elle disait à Notre-Dame : « Obtenez-moi, je vous prie, que mon cœur soit, aux yeux de Dieu, paré d'assez de vertus pour qu'il daigne y établir sa demeure. » Marie montra que cette prière lui était agréable, et il sembla à Gertrude que la Bienheureuse Vierge plantait, à l'heure même, dans son cœur, des roses de charité, des violettes d'humilité, en un mot, les fleurs variées de toutes les vertus.

## IV

Bientôt, Gertrude appréhenda, non plus de trop faire pour honorer Notre-Dame, mais d'être injuste envers cette auguste Souveraine, cette Bienfaitrice universelle. Elle se trouva impuissante à payer ses dettes de respect et de reconnaissance. Le Cœur de Jésus lui parut seul capable de suppléer à l'insuffisance du cœur des hommes, pour honorer et aimer Notre-Dame, comme elle doit être aimée et honorée. On trouve souvent, dans les écrits de Gertrude, l'expression vive de ce sentiment :

La veille de l'Assomption, Gertrude conjurait, du fond du cœur, Jésus-Christ de lui rendre favorable sa très douce Mère : il lui semblait, en effet, n'avoir jamais bien rempli ses devoirs envers cette auguste Reine. — Alors Jésus embrassa tendrement sa Mère, lui témoi-

gna de diverses manières l'amour filial qu'il eut toujours pour elle, et lui dit : « Veuillez, ô ma Mère très aimante, regarder cette âme que j'ai choisie, et n'ayez pas moins d'amour pour elle, que si elle vous eût toujours servie avec la dévotion la plus ardente. »

Le jour de la Nativité de Marie, Gertrude s'accusait, en gémissant, de n'avoir jamais dignement honoré Notre-Dame. Elle désirait donc vivement que Jésus réparât sa négligence. A cette fin, elle adressait à la très sainte Vierge, mais par le Cœur de Jésus, l'antienne *Salve Regina*. Or, elle entendit, au même instant, une harmonie délicieuse qui montait du Cœur de Jésus au Cœur de la Vierge sa Mère : c'était le cantique de l'amour filial de Jésus, et il payait les dettes de Gertrude.

Un autre jour, comme elle priait Jésus de présenter, en son nom, à sa très divine Mère quelques bonnes œuvres, afin de réparer le peu

de zèle qu'elle avait eu pour la gloire de la Bienheureuse Vierge, Jésus, le Roi de gloire, se leva, et offrant à Marie son Cœur divin, il lui disait :

« Ma Mère très aimante, voici mon Cœur : je vous l'offre, et en lui cet amour divin et éternel qui m'a porté à vous prédestiner, à vous créer, à vous sanctifier, à vous choisir pour être ma Mère. Je vous offre, dans ce Cœur, toute la tendresse filiale dont je vous donnai tant de gages sur la terre, alors que, petit enfant, vous me nourrissiez et me portiez dans vos bras. Je vous offre dans mon Cœur l'amour fidèle qui m'a porté à demeurer, toute ma vie, près de vous, et à vous obéir, moi le Roi du ciel, comme un fils à sa mère. Je vous offre, en particulier, l'amour qui, sur la croix, me fit, en quelque sorte, oublier mes tourments, pour compatir intimement à votre désolation amère, et vous laisser, à ma place, un gardien et un fils. Enfin, voyez dans mon Cœur l'amour qui m'a pressé de vous exalter, dans votre bienheureuse Assomption, par-

dessus les Saints et les Anges, et de vous constituer la Souveraine, la Reine de la terre et du ciel. Tout cela, ô ma douce Mère, je vous l'offre, pour suppléer aux négligences de ma bien-aimée, dans votre service, et je vous demande qu'à l'heure de sa mort, vous veniez au-devant d'elle et l'accueilliez avec une bonté de mère. »

« O mon Frère, disait, une fois encore, notre Sainte à Jésus-Christ, ô mon Frère, puisque vous vous êtes fait homme pour payer les dettes des hommes, daignez maintenant, je vous en prie, suppléer à mon indigence et réparer mes torts envers votre Bienheureuse Mère.

Or, Jésus se leva aussitôt ; il s'avança très respectueusement vers sa Mère, se mit à deux genoux devant elle, et la salua, en inclinant la tête avec une dignité et une amabilité ravissantes (1).

(1) *Ad quæ verba Filius Dei, reverendissime*

## V

En exauçant ainsi les prières de Gertrude, Notre-Seigneur lui donnait, on le voit, des leçons toujours plus pénétrantes de respect et d'affection envers Notre-Dame, et la Sainte n'en comprenait que mieux l'impuissance de l'homme à honorer dignement Marie, si le Cœur de Jésus n'acquitte lui-même ses dettes. Comment, en effet, l'homme pourrait-il assez révéler celle que le Fils de Dieu daigne révéler jusqu'à fléchir les genoux devant elle ? Gertrude comprenait enfin la profondeur insondable de la parole évangélique, qui déclare Jésus le *subordonné* de Marie, et institue dès lors Marie la Souveraine, la Dame du Cœur de Jésus (1).

*assurgens et procedens, coram Matre sua genua flexit, et motu capitis eam decentissime et amabilissime salutarit.*

(1) Le titre de Souveraine du Cœur de Jésus est le dernier mot des gloires rédemptrices de Marie ; car

Un dernier récit de la vie de sainte Gertrude résumera tous les enseignements de ce chapitre et révélera au lecteur un moyen facile de s'attirer les bénédictions abondantes de Notre-Dame :

— « Gertrude priait, quand Marie lui fut montrée, en présence de la Trinité sainte, sous l'image d'un lis éclatant de blancheur. Ce lis avait trois feuilles : l'une représentait la puissance du Père ; l'autre, la sagesse du Fils ; la troisième, la bénignité du Saint-Esprit, qui se

tous les trésors de la divinité sont réunis dans le Cœur de Jésus ; la Trinité sainte elle-même a, dans ce Cœur, son ciel le plus digne et le plus aimé. On ne saurait donc adresser trop souvent à Marie cette appellation si glorieuse et si douce : Notre-Dame du Cœur de Jésus. Le culte de Marie, sous ce vocable, fut institué, en 1846, à Paray-le-Monial, à la source de la dévotion du Cœur de Jésus, et l'année même du couronnement de Pie IX.

Nous laissons au lecteur le soin de méditer sur les grandeurs incomparables qu'il a plu à Dieu de communiquer à l'Époux de Marie, à saint Joseph, quand il a daigné lui *subordonner* son Fils.

communiquent pleinement à la Vierge très pure, au point de reproduire en elle leur vive ressemblance.

« Alors la très sainte Vierge dit à Gertrude :  
« Si quelqu'un me salue avec dévotion et m'appelle blanc lis de la Trinité, Rose éclatante du Paradis, je ferai voir, en lui, ce que je puis par la toute-puissance du Père ; quelles industries me fournit, pour le salut des hommes, la sagesse du Fils, et de quelle miséricorde débordante la bénignité du Saint-Esprit remplit mon Cœur. » Notre-Dame ajouta : « A l'heure où l'âme qui m'aura ainsi saluée quittera son corps, je lui apparaîtrai dans la splendeur d'une telle beauté, qu'elle goûtera, à sa grande consolation, quelque chose des joies du Paradis. »

« En ce jour, sainte Gertrude prit la résolution d'adresser à Notre-Dame, ou de réciter devant son image, la salutation suivante :

« Je vous salue, blanc lis de la glorieuse et

toujours paisible Trinité ; je vous salue, Rose éclatante du Paradis : ô vous, de qui a voulu naître et du lait de laquelle a voulu se nourrir le Roi des cieux, abreuvez nos âmes des effusions de la divine grâce (1) ! »

(1) *Ave, candidum lilium fulgidæ semperque tranquillæ Trinitatis, Rosaque præfulgida cælicæ amœnitatis, de quâ nasci et de cujus lacte pasci Rex cælorum voluit : divinis influxionibus animas nostras pasce!*

---



## CHAPITRE V

### L'humilité du cœur de Gertrude.

Nous avons vu la très sainte Vierge préparer à Jésus le cœur de Gertrude, en y semant des violettes : du cœur de Gertrude, en effet, comme du Cœur de Jésus, s'exhale le parfum de l'humilité. Toutes ses paroles le respirent :

#### I

« O Dieu de ma vie, quels déserts, quels chemins âpres et rocailleux n'avez-vous pas dû parcourir ; je veux dire, combien de résistances

de ma volonté à votre grâce n'avez-vous pas dû surmonter, pour arriver enfin jusqu'à la vallée de ma misère!

« D'où vient, ô mon Dieu, que vous vous humiliez ainsi, jusqu'à me prodiguer les dons de votre bonté? Vous voulez que j'expérimente en moi-même la vérité des paroles que vous adresse saint Bernard : — Vous poursuivez ceux qui vous fuient; vous vous représentez aux regards de ceux qui déjà vous ont tourné le dos; vous implorez, et l'on vous méprise, et pourtant aucune confusion, aucun mépris ne peuvent rebuter, ne peuvent lasser votre amour!

« O trop grande douceur de mon Dieu! mes graves péchés, mes crimes multiples vous contristent, je le vois, plus qu'ils ne vous irritent. Vraiment, pour supporter ainsi mes misères, vous avez dû dépenser, ce me semble, plus de trésors de bénignité et de patience qu'au temps où vous supportâtes, avec un si tendre amour, la compagnie du traître Judas.

« Vous savez, ô mon Dieu, le sujet de ma plus amère tristesse, de ma confusion la plus profonde ; c'est mon infidélité, ma négligence, mon irrévérence, mon ingratitude, dans l'usage de vos bienfaits : oui, ne m'ussiez-vous donné, à moi si indigne, qu'un fil d'étoupe, j'aurais dû vous témoigner plus de révérence et d'amour, que je n'ai fait pour tant de grâces.

« O mon Dieu, qu'est devenue votre sagesse ? Quel amour étrange vous fait ainsi oublier votre dignité ? Quelle ivresse, si je l'ose dire, vous trouble, pour que vous alliez chercher, jusqu'aux extrêmes frontières de sa bassesse, une aussi vile créature et l'unissiez à vous ?... Ah ! vous voulez montrer à tout homme quelle confiance il doit avoir en votre amour : il ne s'en trouvera, en effet, aucun qui, plus que moi, déshonore les dons de Dieu et scandalise ses frères. »

A chaque page du livre de Gertrude on ren-

contre de semblables paroles. Souvent même, plus impitoyable encore contre elle-même, elle descend dans des abîmes d'humilité où l'on ose à peine la suivre du regard.

## II

Les actes de Gertrude ne manifestaient pas moins énergiquement que ses paroles l'humilité de son cœur :

« Abbessse du monastère pendant quarante ans, écrit une de ses compagnes, nous la vîmes toujours assidue à visiter et à servir les infirmes ; elle les récréait comme une mère récréée ses enfants, et descendait, pour eux, jusqu'aux plus vils offices. Elle était la première à balayer la maison : longtemps même, elle demeura chargée seule de ce travail et en porta le fardeau, jusqu'à ce que l'exemple de son humilité eût vaincu la répugnance qu'avaient les sœurs à le partager.

L'auteur du premier livre des *Insinuations* fournit une preuve plus décisive encore de l'humilité de Gertrude : « Elle, dit-il, dont les plus sages consultaient la sagesse ; elle, si versée dans la connaissance des Ecritures, elle demandait, en toutes choses, l'avis des autres, prête à poursuivre, à suspendre, à abandonner ses projets, à approuver ses propres pensées ou à les condamner, selon que les autres approuvaient ou condamnaient ; et à peine arrivait-il quelques fois, qu'elle jugeât devoir préférer son sentiment au sentiment d'autrui.

« Gertrude ne cachait pas les grâces qu'elle recevait de Dieu : elle aimait, au contraire, comme elle nous l'apprend, à les communiquer, non-seulement aux directeurs de son âme, mais à plusieurs autres, et cela par un principe de très pure humilité. Intimement convaincue, en effet, que nul n'était plus indigne qu'elle de ces faveurs, elle ne doutait pas qu'elles ne fussent

mises en son âme uniquement pour être semées, comme un grain précieux, en de meilleures terres. C'était déshonorer les dons de Dieu, que les laisser enfouis dans la sentine, dans l'égout de son cœur, et ils ne commençaient, pensait-elle, à fructifier pour leur maître, que du jour où elle les tirait de ce cœur pour les déposer en un autre plus digne de les recevoir. »

De là le zèle qu'elle mit à écrire ou à dicter les quatre derniers livres des *Insinuations*, et beaucoup d'autres ouvrages que nous ne possédons plus. Elle y répugna d'abord par un instinct naturel et par l'effet d'une humilité commune ; mais une humilité plus parfaite surmonta cette répugnance. Arrivée à la fin de ces travaux, Gertrude répétait souvent une parole vraiment embaumée et d'humilité et de charité : « Si je suis, après ma mort, disait-elle, jetée, pour mes péchés, en enfer, il m'y restera une joie : ce sera la pensée qu'en lisant mes écrits, d'autres hommes loueront mon Dieu, et que

ses grâces, stériles en moi, produiront chez d'autres d'heureux fruits. »

C'était une des industries de l'humilité de Gertrude de ne pas lutter directement contre les imaginations d'orgueil ou de vanité. Une imagination semblable venait-elle se mêler à ses oraisons ou à ses bonnes œuvres, Gertrude se disait à elle-même : « Il est vrai qu'à toutes mes misères s'ajoute celle de l'orgueil ; mais il me demeure une consolation : peut-être qu'en me voyant bien agir, une âme sera portée à imiter mes actions sans imiter mon orgueil, et Dieu sera glorifié, il recueillera du moins ce fruit de ma stérilité. »

### III

L'humilité de Gertrude n'avait pas grandi en un jour : la généreuse vierge avait conquis cette vertu par des luttes quotidiennes, et les

leçons de Jésus-Christ l'avaient guidée et soutenue.

Jésus laissait à Gertrude des infirmités spirituelles qui sauvegardaient l'humilité.

Cédant aux instances de Gertrude, une pieuse femme pria depuis quelque temps pour elle, quand, un jour, Notre-Seigneur lui dit : « Ces défauts, dont se plaint ma bien-aimée, lui sont très profitables. Je répands, tous les jours, dans son âme, une telle abondance de grâces, que je dois, pour préserver son infirmité humaine des atteintes de la vanité, en cacher plusieurs à ses yeux, sous le nuage de ces légers manquements. Le fumier féconde la terre ; le sentiment qu'une âme a de son infirmité fait germer en elle la reconnaissance, et à chaque fois qu'elle s'humilie ainsi de ses fautes, je lui donne une grâce qui les détruit : je change, peu à peu, les défauts en vertus, et l'âme se surprendra, un jour, dans une lumière sans ombre. »

Jésus privait Gertrude de ses faveurs intimes, et lui exposait ainsi le motif de cette soustraction douloureuse : « C'est pour le salut de ton âme que je t'élève, par la contemplation, à la connaissance de mes secrets divins, et c'est aussi pour ton salut que je t'exclus de ces communications familières. Quand je t'élève, je veux t'enseigner que tu peux beaucoup comprendre et beaucoup faire, par ma grâce. Quand je t'abaisse, je veux t'enseigner que tu n'es rien et ne peux rien, de toi-même. »

Jésus montrait à Gertrude comment en lui seul est notre suffisance, ainsi que parle saint Paul ; comment nous devons demeurer en lui, nous revêtir incessamment de lui, pour plaire à Dieu :

Tenant, un jour, son Cœur dans ses mains, il le présentait à Gertrude et lui disait : « Vois mon très doux Cœur, l'harmonieux instrument dont les accords ravissent la Trinité sainte : je te le donne, et comme un serviteur fidèle

et empressé, il sera à tes ordres, pour suppléer à tes impuissances. Use de mon Cœur, et tes œuvres charmeront le regard et l'oreille de Dieu. »

Gertrude hésitait à le faire; Jésus triompha de ses appréhensions, en éclairant davantage son humilité :

« Devant une assemblée honorable, lui dit-il, un homme doit chanter; mais sa voix est aigre et fausse : à peine il peut tirer de sa poitrine quelques sons qui ne blessent l'oreille. Or, tu es près de lui; tu as, je le veux, une voix flexible, limpide, éclatante; tu peux lui donner ta voix ou chanter à sa place; tu désires le faire; il connaît ton désir : ne t'indignerais-tu pas contre lui, s'il refusait de répondre à tes avances? — Ainsi, je connais ta misère, et mon Cœur y peut suppléer; il désire ardemment le faire, c'est pour lui une vive joie : tout ce qu'il demande, c'est que tu lui en confies le soin,

sinon par une parole, du moins par un signe quelconque de ta volonté. »

C'était déjà faire comprendre à Gertrude que Dieu ne trouve pas en nous, mais en lui-même, le mobile des épanchements de sa bonté. Jésus lui révéla, mieux encore, cette vérité où l'humilité trouve sa racine la plus profonde :

Un jour que Gertrude découvrait dans son âme, à la lumière de Dieu, des misères jusqu'alors moins aperçues : « Seigneur, s'écria-t-elle, sous l'impression de l'horreur dont la vue de sa difformité l'avait pénétrée ; Seigneur, comment pourrai-je vous plaire jamais, avec tant de taches dans mon âme ; et combien d'autres encore l'œil pénétrant de votre divinité n'en doit-il pas discerner ! » Gertrude entendit aussitôt cette courte réponse : « L'amour fait la complaisance, » et elle comprit ainsi : « L'amour, même entre les hommes, domine souvent un cœur au point de lui rendre aimable, bien

qu'il soit difforme, l'objet auquel il s'attache : cette affection va même, quelquefois, jusqu'à faire désirer à l'ami, comme si c'était un bien pour lui, de partager la difformité de son ami. Or, Dieu est l'amour même : il trouve dans cet amour le secret de nous aimer, malgré nos difformités. »

Jésus protégeait encore Gertrude contre les assauts de l'orgueil, en lui disant le motif des faveurs plus spéciales qu'il semblait réserver pour elle :

« C'était un jour de fête, raconte notre Sainte : ne pouvant aller communier, retenue que j'étais par une maladie, je rappelai à ma mémoire les bienfaits de mon Dieu. La vue de ces grâces me fit appréhender que le vent de l'orgueil, passant sur mon âme, n'y desséchât la rosée de la miséricorde : je priai Notre-Seigneur de me donner une lumière qui me prémunit

contre la vanité ; et voici la leçon que je reçus de sa bonté paternelle :

« Dans une famille où de nombreux enfants ont une vigueur, une beauté parfaites, se trouve quelquefois un enfant plus jeune, au tempérament débile. N'est-il pas vrai que le père de famille aura compassion de cet enfant, qu'il lui témoignera plus tendrement son affection par des caresses et de petits présents, auxquels ses frères n'auront point de part ? »

« Jésus me dit encore : Tant que tu persévéreras à te considérer comme plus imparfaite que les autres, je ne cesserai pas d'épancher sur ton âme les flots de mes tendresses divines. »

#### IV

Ce n'étaient pas encore là toutes les leçons de Jésus-Christ : Gertrude apprenait de lui que

l'orgueil ferme à la grâce l'entrée de l'âme, tandis que l'humilité l'incline vers elle et l'y introduit :

Elle priait pour une âme qui désirait goûter les consolations divines ; Jésus lui répondit : « Cette âme doit s'accuser elle-même, si la douceur de ma grâce n'arrive pas jusqu'à elle. Je la vois attachée à ses idées, obstinée dans ses jugements. C'est l'effet d'un tel orgueil de paralyser, dans l'âme, le sens qui perçoit le parfum de l'amour divin. Vainement de suaves odeurs s'exhaleraient près d'un homme, si ses narines obstruées étaient incapables de les aspirer. »

Gertrude priait pour une autre âme qui s'était recommandée à elle, et directement et par intermédiaires, avec une humilité très profonde ; la Sainte vit Jésus s'incliner vers cette âme, l'inonder d'une splendeur céleste et répandre en elle toutes les grâces qu'elle avait espéré ob-

tenir par l'intercession de Gertrude. En même temps, Notre-Seigneur disait : « L'humilité m'est chère, et quand une âme se recommande humblement aux prières d'une autre, espérant obtenir mes grâces par son intervention, je l'exauce indubitablement, selon ses désirs, alors même que l'intercesseur ne songerait pas à prier pour elle. »

Gertrude, considérant ses propres misères, fut tout à coup tellement frappée de leur nombre et de leur gravité, qu'elle eût voulu se dérober à la lumière, s'anéantir dans un abîme de ténèbres. Or, comme elle s'humiliait ainsi, elle voyait Jésus descendre vers elle avec de telles marques d'amour, que les Anges et les Saints semblaient en être saisis d'admiration. Et Jésus, comme pour répondre à leur étonnement, disait : « Je ne puis m'empêcher de la suivre : son humilité captive mon cœur et l'attire à soi par des liens que je ne puis rompre. »

Mais la plus efficace, peut-être, des leçons d'humilité que Jésus donnait à Gertrude, se trouvait dans la délicatesse divine des procédés de son amour. Jésus, le plus souvent, semblait ne pas voir cette difformité qui faisait gémir son épouse, et le noble cœur de Gertrude s'en souvenait d'autant plus, que le Cœur de Jésus voulait l'oublier davantage. Le trait suivant révélera tout entière la noblesse des procédés de Jésus :

« Oh ! mon Maître, s'écriait Gertrude, entre tant de miracles que votre amour opère, j'en sais un de bien grand : c'est que la terre me supporte, moi, pécheresse indigne ! — Oh ! oui, répondit aussitôt Jésus, très volontiers et du reste avec justice, la terre doit s'offrir à soutenir tes pas, puisque le ciel lui-même attend, avec une impatience indicible, l'heureux instant où tes pieds fouleront ses parvis. »

## CHAPITRE VI

### La bénignité du cœur de Gertrude.

Jésus est doux, comme il est humble : la bénignité de Dieu s'est montr e sur la terre, quand Jésus y est apparu (1) ; le cœur de Gertrude devait donc, pour plaire à Jésus, reproduire aux yeux de Dieu et des hommes, la bénignité de son Cœur.

Les leçons de ce très doux Maitre la pr munirent contre les écueils de la colère, de l'irritation, de la rancune. L'iniquité des p -

(1) *Benignitas et humanitas apparuit Salvatoris nostri Dei.* (Tit. III, 4.)

cheurs, l'imperfection des justes, vues à la lumière des enseignements divins, excitèrent sa pitié au lieu de soulever son indignation : elle sut reprendre sans aigreur, et, mieux instruite du prix des œuvres de charité, elle se sentit disposée à tout faire, à tout souffrir, pour aider et consoler le prochain.

## I

La sainte priait, un jour, pour des misérables qui, après avoir injustement lésé les droits de sa communauté, menaçaient encore de faire plus de tort à la maison. Notre-Seigneur se montra alors à Gertrude : il avait un bras douloureusement replié et tordu ; les nerfs en semblaient tout rompus. Or, Jésus dit à son épouse : « Considère quelle souffrance me causerait celui qui frapperait maintenant, à coups redoublés, sur ce bras endolori. C'est pourtant la peine

que me font ceux que j'entends parler impitoyablement des gens qui vous persécutent : ils oublient, en effet, que ces misérables perdent leurs âmes et que, d'ailleurs, ils sont mes membres. Ceux, au contraire, qui me prient de toucher leur cœur et de les convertir; ceux qui les exhortent doucement à réparer leurs torts, ceux-là, comme autant de médecins habiles et charitables, pansent mon bras malade, y répandent une liqueur onctueuse, et d'une main délicate ramènent, peu à peu, les muscles à leur position première. »

Surprise de cet excès de bénignité divine, Gertrude dit à Jésus : « Très doux Seigneur, comment pouvez-vous appeler votre bras de telles gens, si indignes de cet honneur? — Je les appelle ainsi avec vérité, parce qu'ils sont du corps de l'Eglise, dont je m'honore d'être le chef. — Mais n'en ont-ils pas été détachés par l'excommunication, solennellement portée contre eux, à cause de leurs brigandages? — Il est

vrai qu'ils sont excommuniés ; mais comme ils peuvent encore recevoir l'absolution de l'Eglise, je les considère comme rattachés encore à moi par ce lien, et l'intérêt de leurs âmes éveille en moi des sollicitudes inexprimables : je désire avec une indicible ardeur que ces malheureux se convertissent. »

Gertrude pria Jésus de préserver le couvent des malheurs plus grands dont ces gens le menaçaient : « Je le ferai, répondit Notre-Seigneur, si vous reconnaissez, dans l'humilité de votre cœur, que vous méritez ces châtimens de ma bonté paternelle ; mais si votre orgueil s'élève et s'irrite contre ces malheureux, je les laisserai, par un juste jugement, prévaloir contre vous et vous molester encore. »

Tandis que Gertrude priait pour une âme imparfaite, elle vit Jésus paré, du côté droit de son corps, de vêtements royaux, tandis que son côté gauche était tout plein d'ulcères. Le côté

droit représentait les âmes saintes ; le côté gauche, les âmes imparfaites. Prier pour les âmes déjà parfaites ou avancées dans la vertu, c'est parer Jésus d'ornements éclatants. Critiquer les âmes imparfaites ; reprocher durement à ces âmes leurs défauts, leurs misères spirituelles, c'est frapper, c'est entr'ouvrir avec furie les ulcères de Jésus-Christ.

Notre-Seigneur donna ainsi à son épouse l'intelligence de la vision, et il ajouta : « « Plût à Dieu que l'on voulût bien panser et guérir les plaies de mon Eglise, qui sont mes plaies, en guérissant les misères des âmes imparfaites. L'ulcère doit être d'abord touché avec précaution : ainsi faut-il traiter d'abord avec douceur, reprendre amicalement l'âme dont on veut corriger les défauts, et n'en venir à la rigueur qu'après avoir acquis la certitude que la douceur demeurerait infructueuse. »

## II

« Combien, disait encore Jésus, n'ont aucune compassion de mes plaies ! Ils voient les défauts du prochain, et en profitent aussitôt pour le vilipender. Ils ne songent même pas à lui adresser une salutaire parole de correction : ce serait, pensent-ils, s'exposer ou prendre trop de peine, et leur excuse est celle de Caïn : — Je ne suis pas chargé de le garder. — Ceux-là mettent sur mes ulcères un appareil qui les envenime, et y fait naître et fourmiller les vers (1). Une bonne parole eût, peut-être, guéri leur frère. En s'abstenant, ils laissent grandir leurs défauts.

(1) Le lecteur se souviendra que l'Eglise est le corps mystique de Jésus-Christ, et que nous sommes tous ses membres, comme parle saint Paul. Jésus parle des plaies de son corps mystique. En ce même sens, il disait lui-même à Paul, qui persécutait les chrétiens : « Paul, pourquoi me persécutes-tu ? »

« D'autres font connaître aux supérieurs les défauts de leurs frères ; mais ils s'indignent si la correction est légère ou se fait trop attendre, et prennent la résolution de ne plus donner aux supérieurs des avis, dont il leur semble qu'on fait trop peu de cas. En même temps, ils se permettent de juger sans miséricorde le malheureux dont ils prétendaient vouloir la guérison, et ne lui disent pas un mot qui le ramène vers le bien. — Ceux-là mettent aussi un appareil sur mes ulcères ; mais sous cet appareil, leur main hypocrite se cache, et elle introduit et agite dans mes plaies un trident acéré qui les déchire.

« D'autres pourraient corriger le prochain : ils négligent de le faire ; non par malice, mais par insouciance : ceux-là me contristent comme si, passant près de moi, ils foulaient mon pied sous leur pied.

« Quelques-uns cherchent à corriger ; mais

ils oublient trois règles importantes : — pour corriger efficacement, il faut d'abord que la sérénité du visage, la charité des paroles et des procédés préparent les voies à la correction. L'on doit, en second lieu, garder secrètes les fautes commises, ou ne les révéler qu'à ceux qui doivent les connaître, soit pour aider à la correction, soit pour se soustraire à l'influence d'un mauvais exemple. Enfin, quand l'heure favorable de la correction est venue, on doit la faire, sans respect humain, sans réticences timides, ayant uniquement en vue la gloire de Dieu et le salut des âmes.

« Il faut savoir fermer les yeux sur des manquements légers. Que de fois n'arrive-t-il pas aux petits enfants de se disputer, en badinant : une certaine animation se mêle à leur jeu ; mais ce n'est pas de la colère. Que fera le bon père de ces enfants, s'il est témoin de leurs disputes ? Le plus souvent, il dissimulera, il

rira. Sa conduite changerait si, tout à coup, l'un des enfants se courrouçait et menaçait ou frappait durement son frère. Ainsi, je dissimule, tous les jours, moi qui suis le Père des miséricordes : et pourtant, j'aimerais mieux la paix, l'harmonie parfaite. »

### III

Ceux qui connurent Gertrude attestent que toute sa conduite fut réglée sur ces leçons de Jésus-Christ : les cœurs les plus durs s'attendrissaient dès qu'ils avaient consenti à l'entendre : sa bénignité lui avait conquis, selon la parole évangélique, un empire absolu sur les volontés les plus rebelles (1).

(1) Jamais les yeux de Gertrude ne virent une souffrance, que son cœur n'en fût attendri : la vue d'un oiseau blessé, d'une bête de somme accablée sous un fardeau trop lourd contristait l'aimable Sainte, et s'il lui était impossible de les secourir, elle adressait à Dieu des prières pour que lui-même vînt en aide à ces pauvres créatures.

Douce et affectueuse envers les méchants, Gertrude prodiguait à ses compagnes les témoignages d'un amour tout maternel ; et pour exciter ce zèle de sa charité, Jésus lui faisait connaître de quel prix est à ses yeux une œuvre, en apparence sans valeur, dès que la charité fraternelle l'inspire :

Gertrude s'était levée, malgré ses infirmités, pour réciter les matines, et déjà elle avait achevé un nocturne, lorsqu'une sœur, malade elle aussi, arriva près d'elle. Notre sainte s'offrit à recommencer les matines, et le fit avec une dévotion nouvelle. La messe suivit ; or, Gertrude se vit, tout à coup, parée d'une tunique étincelante de diamants : Jésus la récompensait de sa charité pour la religieuse infirme, et la tunique avait autant de diamants que le nocturne renfermait de paroles.

La vue de cette parure extérieure raviva au cœur de Gertrude le sentiment de son indignité : elle se souvint de plusieurs fautes,

qu'elle n'avait pu découvrir au confesseur, alors éloigné du monastère ; et comme elle s'affligeait de ne pouvoir les accuser avant la communion : « Pourquoi, lui dit Jésus, t'occuper de ces négligences, alors que tu te vois toute enveloppée dans cette riche parure de la charité : ne sais-tu pas que la charité efface tous les péchés? — Eh ! quoi, reprit Gertrude, n'ai-je plus dans l'âme la tache de ces fautes dont elle me paraît encore souillée? — Non, répondit Jésus-Christ, la charité les efface, elle les détruit ; bien plus, comme le soleil pénètre et illumine le cristal, ainsi la charité fait resplendir l'âme, et elle ajoute à ses richesses un trésor de mérites nouveaux. »

---



## CHAPITRE VII

### La pureté du cœur de Gertrude.

Un saint vieillard, à qui Gertrude manifestait tous les secrets de son âme, disait, en parlant d'elle : « Je n'ai rencontré personne qui fût, plus qu'elle, étranger à tout ce qui peut blesser la chasteté ou en obscurcir l'éclat. »

#### I

Gertrude voulait plaire au Cœur très innocent de Jésus : rien ne lui coûtait pour conser-

ver au lis de sa virginité toute sa blancheur et tout son parfum. Ceux qui la connurent le mieux ont attesté qu'elle n'arrêta jamais son regard sur le visage d'un homme ; au point qu'elle eût été incapable de reconnaître, aux traits du visage, ceux-même qui la visitaient le plus fréquemment.

Elle aimait passionnément la lecture des Livres saints ; mais dès qu'elle y rencontrait une ligne, un mot, qui ne semblaient pas écrits pour elle, ses yeux s'en détournaient à l'instant.

Aux questions délicates que lui adressèrent souvent des âmes agitées par des tentations importunes, Gertrude répondit toujours avec sagesse et charité ; mais il était aisé de voir qu'elle eût mieux aimé être percée d'un coup de glaive, que d'ajouter un mot inutile à ces entretiens nécessaires.

## II

Il est une pureté plus intime dont Gertrude se montrait jalouse, parce que Dieu en est jaloux : celle qui s'attache à détruire dans le cœur la trace des moindres fautes ; celle qui garde le cœur détaché de toute amitié naturelle, de toute propriété, de toute sollicitude inutile, et ne lui permet de chercher, de poursuivre, en toute choses, que Dieu seul. Les traits suivants mettent en lumière cette pureté parfaite du cœur de Gertrude :

Elle détestait, comme un poison mortel, toute amitié dont la charité ne lui semblait pas être le principe, ou que la charité n'inspirait pas assez. Une parole, un signe d'affection, lui devenaient insupportables, quand elle y voyait mêlée quelque tendresse humaine. Plus que

d'autres, elle était faite pour comprendre les douceurs de l'amitié, et ses tribulations continuelles, lui en faisaient désirer, plus qu'à d'autres, les épanchements intimes ; mais elle aimait mieux renoncer à toute consolation semblable, que d'être l'objet d'une amitié naturelle, ou l'occasion d'une seule parole affectueuse que la charité n'aurait pas ennoblie. Charitable envers tous, elle se gardait cependant d'adresser à personne des paroles trop tendres, ou de donner des marques d'affection trop vive, de peur d'éveiller dans les cœurs un sentiment d'amitié passionnée envers elle.

Encore moins Gertrude s'attachait-elle à ces mille objets que la cupidité poursuit, et dont la possession enchaîne le cœur par mille liens et arrête son élan vers Dieu. La fidèle épouse de Jésus ne voulait rien dans sa cellule qui ne lui fût indispensable. Dès qu'un objet cessait de lui être nécessaire, elle ne pouvait se résoudre

à le retenir un jour de plus. Avec permission, elle le remettait à un autre, sans tenir compte pour cela des sympathies ou des aversions naturelles.

C'est dire le soin qu'elle avait de préserver son cœur du péché et la sollicitude avec laquelle elle se purifiait des moindres taches : sa délicatesse de conscience s'alarmait de l'ombre du mal, et souvent Jésus dut consoler son épouse, en lui montrant comment ces fautes, dont elle gémissait, devenaient pour lui une occasion de joie.

Gertrude, scrutant son cœur pendant une nuit d'insomnie, se reprochait amèrement, comme une faute, l'habitude qu'elle avait contractée de dire ces deux mots : *Deus scit* : Dieu le sait ; et elle conjurait Notre-Seigneur de lui pardonner le passé et de la corriger pleinement pour l'avenir : « Eh ! quoi, lui répondit Jésus, tu veux donc me priver de la joie que je

ressens chaque fois que, retombant dans ce défaut, tu t'en humilies et te proposes de mieux faire ? Un roi n'est-il pas satisfait, quand il voit un de ses soldats occupé à lutter bravement contre les ennemis du royaume ? Telle est ma satisfaction : et, d'ailleurs, tu accrois ainsi tes mérites. »

Mais en même temps que son amour la relevait, Jésus l'excitait, par une crainte salutaire, à nourrir dans son cœur cette répulsion que lui inspiraient les moindres fautes :

Un jour que Gertrude récitait les heures canoniales, elle entendit le démon répéter après elle, d'une voix précipitée, un verset de psaume, et ajouter : « C'est bien en pure perte que ton Créateur, ton Sauveur, ton Bien-Aimé t'a donné des organes si déliés, que tu peux, à la fois, parler vite et bien articuler les paroles ; car dans un seul psaume, tu as mal prononcé tant de mots, tant de syllabes, tant de lettres. » « Je

compris, disait Gertrude, avec quelle rigueur le démon doit accuser au tribunal de Dieu ceux qui récitent précipitamment l'office divin. »

« Hélas ! disait-elle, un jour, à Jésus-Christ, il me semble que, par votre grâce, mon âme est purifiée de ses souillures ; mais je ne tarderai pas, j'ai lieu de le craindre, à la profaner encore par de nouveaux manquements. O le plus doux des maîtres, enseignez-moi comment je pourrais vite laver les taches de mes fautes quotidiennes. — Je ne veux pas, répondit Notre-Seigneur, que tu laisses jamais ces taches persévérer dans ton âme, et je t'enseigne comment tu les feras disparaître : hâte-toi, dès que tu les apercevras, de m'adresser avec humilité et dévotion le verset *Miserere mei, Deus, secundum magnam misericordiam tuam* ; ou bien, l'invocation suivante : — O mon unique salut, Jésus-Christ, faites que tous mes péchés soient effacés par la vertu de votre sainte mort. »

## III

Séparé du péché, libre de toute affection désordonnée pour les créatures, le cœur de Gertrude cherchait Dieu seul et savait le trouver partout : agir, en toutes choses, pour plaire à Jésus, telle était la vie de Gertrude.

Notre-Seigneur lui-même le fit ainsi entendre à sainte Mechtilde : il lui apparut assis sur un trône élevé. Au pied de ce trône, Gertrude allait et venait, en divers sens ; mais son regard ne se détournait pas du visage de Jésus : « Voilà, disait Notre-Seigneur, quelle est la vie de Gertrude. Elle marche devant moi, sans me perdre de vue un instant ; elle n'a qu'un désir : connaître le bon plaisir de mon cœur, et dès qu'elle l'a appris, elle l'exécute avec un incroyable empressement. A peine a-t-elle accompli une de mes volontés, qu'elle m'interroge pour en savoir

une autre et l'exécuter avec le même empressement. Ainsi, toute sa vie est pour ma gloire. — Mais, s'il en est ainsi, demanda Mechtilde, et que Gertrude ne détourne pas de vous son regard, d'où vient qu'elle observe si bien les manquements, les défauts des sœurs, et attache tant d'importance à leurs fautes les moins graves? — C'est, dit Jésus, qu'ayant horreur de voir dans son âme les moindres taches, elle ne les peut souffrir chez ceux qui lui sont chers. »

Gertrude vivait pour Jésus-Christ, et sa fidélité ramenait à Jésus-Christ tous les mouvements de sa vie, avec une simplicité qu'on ne peut se lasser d'admirer. Si elle préférait les livres de sa cellule, la table sur laquelle elle écrivait, c'est qu'ils lui servaient, plus que d'autres, à connaître ou à faire aimer Jésus-Christ. Elle s'attachait de même plus vivement à un livre, dès qu'une sœur lui avait dit : « Ce livre fait du bien à mon âme. »

Bien plus, s'oubliant pour ne plus voir que Jésus, elle considérait comme fait pour Jésus ce que l'on faisait pour elle, et se réjouissait même d'une dépense dont ses infirmités chargeaient le monastère. C'est à Jésus qu'elle entendait accorder la nourriture, le repos, le sommeil qu'elle devait s'accorder à elle-même. Cette parole de Jésus était pour elle une grande lumière : « Tout ce que vous faites au moindre des miens, c'est à moi que vous le faites. » — Un trait montrera combien cette droiture, cette simplicité du cœur de Gertrude étaient agréables à Jésus-Christ :

De saintes méditations avaient chassé loin d'elle le sommeil. Accablée de lassitude et se sentant défaillir, Gertrude mangea, au milieu de la nuit, une grappe de raisin, avec l'intention de reconforter Jésus-Christ. « Maintenant, lui dit Notre-Seigneur, je puise à ton cœur un délicieux breuvage : il compense, par sa douceur, l'amertume du fiel et du vinaigre que, pour

l'amour de toi, je laissais approcher de mes lèvres, sur le Calvaire. »

Or, Gertrude avait jeté sur le plancher de la cellule les pellicules et les pepins du raisin. Elle vit le démon chercher à relever une des pellicules, comme pour l'accuser et la convaincre, au tribunal de Dieu, d'avoir mangé, contre la règle, ayant les matines. Mais à peine y eut-il touché, que ses doigts furent brûlés, et il prit la fuite, en poussant des hurlements affreux. Gertrude observa que, dans sa course précipitée, Satan préservait soigneusement ses pieds du contact des pellicules et des pepins brûlants.

#### IV

Jésus encourageait la fidélité de Gertrude par d'autres leçons de sa charité. Il lui disait la jalousie de son amour pour elle :

Troublée, un jour, en voyant une âme répondre

par le mépris et l'ingratitude à ses efforts pour la sauver, Gertrude recourut à Jésus : « C'est moi, lui dit l'aimable Seigneur, qui ai permis ce qui t'afflige. Je ne veux pas que tu trouves consolation, joie pleine dans tes amis, et je permets qu'ils te rebutent, afin de te contraindre à venir à moi et à demeurer près de moi. Quand une mère a un enfant, encore tout petit, et tellement aimé, qu'elle désire l'avoir toujours près d'elle ; si l'enfant essaie de s'éloigner, pour se mêler aux jeux d'autres enfants, la mère l'en détourne en lui parlant de revenants ou de monstres qu'il rencontrerait de ce côté, ou bien, elle y place d'avance un objet dont l'aspect effraie l'enfant. Ainsi je veux agir, afin de te garder près de moi. »

Ces confidences de l'amour de Jésus ne permettaient pas à Gertrude de reposer son cœur dans de vains entretiens. Ils lui pesaient, au contraire, et dès que la charité ne la retenait

plus, elle courait retrouver plus intimement Jésus dans la solitude ou dans l'oraison. Agnouiillée devant un crucifix, elle disait : « Me voici, mon Maître : l'entretien des créatures ennuie mon âme : elle ne se plaît qu'en votre compagnie. Je dis donc adieu à toute créature, et je viens à vous, ô le souverain bien, ô l'unique joie de mon cœur et de mon âme. »

Baisant alors, sur le crucifix, les cinq plaies de Jésus, Gertrude disait, à chaque plaie : « Je vous salue, Jésus, époux orné de vos plaies comme d'autant de fleurs ; je vous salue et vous embrasse, avec un amour qui réunirait tous les amours ; avec la complaisance de votre divinité elle-même, et, dans cet esprit, je baise votre plaie d'amour. »

Gertrude pratiquait, depuis longtemps, ce pieux exercice, quand Notre-Seigneur lui dit : « Chaque fois que tu agis ainsi, je médite en mon Cœur comment, dans le ciel, je pourrai te rendre

au centuple les joies que tu me donnes sur la terre. »

La droiture d'intention, la simplicité ne sont que des aspects ou des actes de la pureté de cœur, et celle-ci, quand elle est parfaite, produit la liberté : — Un ami de notre Sainte demandait à Jésus-Christ, dans l'oraison : « Quelle disposition vous plaît davantage dans l'âme de Gertrude ? — C'est, répondit Jésus, la liberté de cœur. Elle ne permet pas à son cœur de s'attacher à rien qui puisse le détourner de moi : de là viennent les progrès qu'elle fait dans la voie de la sainteté : c'est la liberté de cœur qui rend tous les jours, plus parfaite sa charité. »

---

## CHAPITRE VIII

### L'amour confiant du cœur de Gertrude.

Tous les Saints ont aimé Jésus-Christ : l'amour de Jésus-Christ est le terme de la sainteté ; mais cet amour n'a pas les mêmes caractères dans le cœur de tous les Saints : le caractère le plus saillant de l'amour de Gertrude, c'est la confiance. Elle semble avoir mieux entendu que d'autres ces paroles de Jésus : « Sachez-le, c'est moi qui vous l'enseigne, je suis doux. N'ayez pas peur : confiance ! C'est moi. »

### I

« Tous les biens que j'ai reçus, disait-elle,

je les dois à la confiance que j'ai eue dans la bonté gratuite de mon Dieu. » Notre-Seigneur lui-même, reprochant à une sainte âme les hésitations de ses prières : « Oh ! lui disait-il, que ne ressembles-tu à ma bien-aimée Gertrude : il n'est rien qu'elle n'espère de ma bonté ; aussi, ma bonté ne lui refusera jamais rien. »

En toutes choses, elle recourait à Jésus, comme un enfant va à sa mère. Aucune de ses peines ne lui semblait trop petite pour attirer le regard du très doux Jésus : — Elle avait laissé tomber une aiguille dans un amas de paille : « Eh ! Jésus, dit-elle, j'aurais beau chercher, ce sera temps perdu : je ne la retrouverai pas ; faites-la-moi trouver vous-même. » Aussitôt elle étendit la main, détournant les yeux d'un autre côté, et l'aiguille se trouva sous ses doigts.

Elle donnait à Jésus les titres les plus affec-

tueux, et Jésus encourageait cette confiance, que son Cœur de frère a tant désirée : « Moi, qui ne suis qu'une vile petite créature, disait Gertrude à Jésus, je vous salue, très amoureux Seigneur. — Et moi, répondit aussitôt Jésus, je te salue, ma très aimante épouse. » Notre-Seigneur lui fit entendre, à cette occasion, que son Cœur est très sensible à ces tendres appels : *mon bien-aimé, très doux Jésus* et autres semblables, quand ils partent d'un cœur pieux.

La confiance qu'elle avait en Jésus ne lui permettait pas de redouter la mort :

Gravissant, un jour, une pente raide, Gertrude se laissa choir. En se relevant, elle disait gaie-ment : « Quel bonheur, mon très aimable Jésus, si cette chute m'avait promptement amenée jusqu'à vous ! » — Les témoins s'étonnèrent : « Quoi ! demandèrent-ils, vous n'appréhenderiez donc pas de mourir sans sacrements ? — Je désire de tout mon cœur, répondit Gertrude, rece-

voir les sacrements avant de mourir ; mais je préfère aux sacrements la providence et la volonté de mon Maître : et puis, que je meure lentement ou subitement, j'ai confiance que sa miséricorde ne me fera pas défaut. »

## II

L'auteur contemporain de la vie de Gertrude signale, comme un des actes les plus admirables de sa confiance en Jésus-Christ, la fréquence de ses communions et le soin qu'elle avait de rejeter toutes les impressions de crainte ou de respect exagérés qui l'eussent éloignée de la Table eucharistique. Rien de ce qu'elle put lire ou entendre, sur le danger des communions mal faites, ne l'impressionna assez pour lui en faire omettre une seule. De tels livres ou de tels discours animaient, au contraire, sa confiance : comptant sur la bonté de Jésus-Christ, elle allait

communier sans crainte, et s'efforçait d'inspirer aux autres cette hardiesse confiante :

« L'humilité, leur disait-elle, doit vous contraindre de communier : que sont, je vous le demande, les plus longues, les plus laborieuses préparations que vous voudriez apporter à la communion ? Vous les compterez pour rien, si vous songez à la grandeur du don de Jésus-Christ : c'est un don gratuit. Ce que vous donnez ne peut, du moins, être qu'une goutte d'eau comparée à l'Océan. Préparez-vous dévotement ; mais si votre préparation vous semble insuffisante, marchez sans crainte, appuyée sur la bonté de Jésus. »

Souvent même, Gertrude usa de son autorité de supérieure, pour amener à la Table sainte des Sœurs trop craintives :

Un jour, elle en eut un scrupule, pensant avoir, en cela, dépassé les limites de ses droits ou manqué de discrétion : « Ne crains rien,

lui dit Jésus, et afin de te rassurer pour l'avenir, je te promets de ne jamais permettre que tes conseils ou tes ordres soient l'occasion d'une communion mal faite. J'embrasserai avec amour toutes les âmes que tu feras venir à moi. »

On rencontre partout, dans les écrits de Gertrude, des faits semblables, qui démontrent combien sa confiance était agréable à Jésus. Nous en citerons quelques-uns. Le lecteur y trouvera pleinement justifiée la doctrine des grands théologiens et des Saints. Ils enseignent que la communion est permise à tous les chrétiens en état de grâce ; que l'exemption du péché mortel suffit, pour que la communion soit profitable ; que l'humilité et la confiance suppléent à des dispositions, en apparence, plus parfaites ; que la communion, en un mot, est le remède des pécheurs, la nourriture des faibles, c'est-à-dire de tous, et non la récompense des saints (1).

(1) Plusieurs directeurs opposent aux âmes, qui dé-

Près d'aller communier, Gertrude dit à Jésus :  
 « Seigneur, que me donnerez-vous ? — Je me  
 donnerai moi-même à toi, comme je me suis  
 donné à ma Mère. — Hier, poursuivit la Sainte,  
 les Sœurs vous reçurent avec moi ; aujourd'hui,

sirent communier fréquemment, les paroles suivantes  
 de saint François de Sales : « Pour communier tous  
 les huit jours, il est requis de n'avoir ni péché mor-  
 tel, ni aucune affection au péché (véniel) et d'avoir un  
 grand désir de communier. » — Saint François de  
 Sales donnait, dans ces lignes, la traduction d'un pas-  
 sage des écrits de Gennade, qu'il attribuait à saint  
 Augustin, par une erreur commune, de son temps.  
 Un saint, dont l'autorité, surtout en ces matières, a  
 une valeur au moins aussi grande que celle de saint  
 François de Sales, saint Alphonse de Liguori, écrivait  
 à la fin du dernier siècle : « Si le B. François de  
 Sales, qui conseillait tant la communion fréquente,  
 avait vu que ce sentiment n'était pas de saint Augus-  
 tin, mais de Gennade son adversaire, il est fort à croire  
 qu'il n'en aurait pas tenu compte. » — Saint Thomas  
 d'Aquin avait attribué ce même texte à saint Augustin,  
 mais il n'exclut de la communion que celui qui porte-  
 rait à la table sainte ou le péché mortel déjà commis,  
 ou la *volonté* de commettre un péché *mortel* ; c'est  
 ainsi qu'il interprète les paroles de Gennade : *Si mens  
 in affectu peccandi non sit.* — Voici les paroles de  
 saint Thomas (in 1 ad Cor. 2, lect. 7) : « *Tertio modo  
 dicitur aliquis indignus, ex eo quod cum voluntate  
 peccandi mortaliter accedit ad Eucharistiam : inde,*

elles se privent de la communion. Qu'aurai-je de plus qu'elles, puisque vous vous donnez toujours tout entier ? — Dans le monde, reprit Jésus, le gouverneur qui, deux fois, a été chargé de ses hautes fonctions, a la préséance sur celui qui n'a été élu qu'une fois : comment ne se-

*in libro de Dogmat. Eccles. dicitur : Si mens in affectu peccandi non sit. »*

Comment d'ailleurs le sentiment de saint François de Sales pourrait-il se concilier avec la doctrine universellement admise, et que saint Thomas formule en ces termes : La présence de péchés véniels dans l'âme est un obstacle aux impressions de dévotion sensible que le Sacrement produit d'ordinaire ; mais elle n'empêche pas l'accroissement de la grâce sanctifiante ou de la charité, qui est le fruit principal du Sacrement ?

Enfin, les directeurs se souviendront utilement que la rechute fréquente dans certains péchés mortels ne peut, le plus souvent, être arrêtée ou diminuée que par des communions très fréquentes : c'est ce qu'enseignent, entre autres, saint Liguori, le cardinal Tolet et le cardinal de Lugo, trois théologiens de premier ordre.

« La vertu de rafraîchir n'est pas plus naturelle à l'eau, dit le B. Albert le Grand, que celle de modérer les ardeurs de la concupiscence ne l'est au Sacrement de l'Autel. »

rait-il pas plus glorieux dans le ciel celui qui, plus souvent, m'aura reçu sur la terre? — Oh ! s'écria Gertrude, quelle sera donc grande la gloire des prêtres, qui communient tous les jours. — Il est vrai, dit Jésus, que leur gloire sera grande, s'ils communient dignement. Mais la communion ne donne pas toujours la joie intime, comme elle produit la gloire. Celui qui communie par habitude, ne ressent pas la saveur de l'Eucharistie ; tandis que celui qui s'y prépare par de pieux exercices, la ressent dans la mesure de ses dispositions. Enfin, celui qui me reçoit avec crainte et révérence est moins bien accueilli que celui qui vient à moi par amour. »

« Vous m'avez si souvent donné votre Cœur divin, ô mon très doux Ami, que gagnerai-je à le recevoir, aujourd'hui, une fois de plus ? » Ainsi parlait Gertrude, après avoir communié. Jésus répondit : « La foi catholique t'enseigne qu'en communiant une seule fois, le chrétien

me reçoit, pour son salut, avec tous mes biens, c'est-à-dire avec les trésors réunis de ma divinité et de mon humanité; mais il ne s'approprie l'abondance de ces trésors que par des communions successives. A chaque nouvelle communion, j'accrois, je multiplie les richesses qui doivent faire son bonheur dans le ciel. »

Parmi ceux qui dirigeaient le monastère, il se trouvait un homme dont les sentiments, au sujet de la communion, étaient inspirés plus par le zèle de la justice que par l'esprit de miséricorde. A l'entendre, plusieurs Sœurs n'avaient pas la dévotion requise pour communier fréquemment, ou ne se préparaient pas à la communion avec un soin convenable. Il exprimait ces pensées dans des instructions publiques; de sorte que, bientôt, il réussit à rendre les religieuses moins confiantes. Gertrude s'en affligeait, et priant, un jour, pour le directeur austère, elle demanda à Jésus : « Seigneur.

que pensez-vous de sa conduite ? » Voici quelle fut la réponse de Jésus-Christ :

« Mes délices sont d'être avec les enfants des hommes. Pour contenter mon amour, j'ai institué ce sacrement ; je me suis obligé à y demeurer jusqu'à la fin du monde, et j'ai voulu qu'on le reçût fréquemment. Si donc quelqu'un, soit par des instructions publiques, soit par des conseils secrets, éloigne de la communion une âme *qui n'est pas en péché mortel*, celui-là empêche ou interrompt les délices de mon Cœur. Si un jeune prince se plaisait grandement à converser, à jouer avec des enfants pauvres et de basse condition, ne serait-il pas vivement contrarié que son précepteur vint durement le reprendre, et chasser les pauvres villageois, sous le prétexte que la dignité d'un jeune prince ne permet pas de tels jeux en compagnie de telles gens ? »

« Seigneur, dit la Sainte à Jésus-Christ, si la personne, au sujet de laquelle je vous ai

interrogé, changeait de sentiment et de conduite, ne lui pardonneriez - vous pas tous les torts qu'elle a eus jusqu'à ce jour ? — Non-seulement je lui pardonnerais, répondit Jésus, mais je lui saurais gré de ce changement, comme le jeune prince au précepteur, si, revenu de son austérité première, il ramenait lui-même à son disciple les compagnons de ses jeux et les invitait gracieusement à s'amuser avec leur prince. »

L'heure de communier était venue ; Gertrude se trouvait pourtant moins bien disposée que de coutume : « O mon âme, se dit-elle, voici ton Epoux qui vient, et tu es sans parure ; mais aie confiance en Lui : quand tu aurais mille ans pour te disposer, tu ne ferais rien qui pût te rendre digne d'une aussi grande faveur ; va donc au-devant de Jésus avec humilité et confiance. » Or, comme elle avançait vers la sainte Table, les yeux arrêtés sur les misères de son âme, Jésus vint à elle et lui donna toutes ses

propres vertus : son innocence, l'humilité qui l'incline vers nous, le désir qui le presse de s'unir à nous, son amour, la joie qu'il goûte en nous dans la communion, la confiance admirable qui le porte à se livrer à nous et à demander à notre misère les délices de son Cœur. Ces vertus ou sentiments de Jésus étaient montrés à Gertrude sous l'image de vêtements de couleurs diverses et d'une incomparable richesse, et ces vêtements devenaient sa royale parure aux yeux de Jésus-Christ.

A la suite d'un sermon long et terrible, sur la crainte qu'il fallait avoir de la sainteté et de la justice de Dieu, en approchant des sacrements, Jésus dit à Gertrude : « J'ai tout fait, au contraire, pour manifester dans l'Eucharistie la tendresse de ma bonté. Si l'on refuse de méditer, pour considérer combien je suis doux, l'on pourrait du moins ouvrir les yeux et remarquer comment je m'emprisonne dans un

petit ciboire, et sous quelle humble apparence je m'avance vers l'homme. Ainsi, dans l'Eucharistie, ma miséricorde emprisonne pleinement ma justice ; et c'est ma miséricorde que je prétends manifester aux hommes dans ce sacrement.

« Ne voit-on pas aussi que, me réduisant, en quelque manière, aux proportions minimales de l'hostie, je subordonne mon Corps, ainsi humilié, au corps de l'homme qui me reçoit ; et cette subordination n'est encore que l'image de celle qui me soumet à la volonté du communiant.

« Pourquoi ne pas écouter l'enseignement que donne la seule vue du prêtre ? il est tout entier revêtu d'ornements sacrés ; mais il tient mon Corps dans sa main nue, pour faire entendre que si l'on peut, avec raison, se préparer à la communion par des prières, des jeûnes, des veilles et autres exercices, cependant je m'incline avec une compassion bien plus tendre, dans la communion, vers ceux qui, dépourvus

de ces ornements, viennent à ma miséricorde, conduits par le vif sentiment de leur indigence et de leur fragilité. Telle est ma bénignité, mais il s'en trouve qui ne le peuvent croire. »

Gertrude ne s'était point préparée à la communion ; l'heure approchait : « Hélas ! Jésus, dit-elle, je ne suis pas bien disposée. Pourquoi, puisque vous le pouviez faire, n'avez-vous pas suppléé à mon dénûment ? — Un époux, répondit Jésus, n'aime-t-il pas mieux, quelquefois, considérer la main blanche et délicate de son épouse, que de la voir enveloppée dans un gant ? Ainsi, je me complais souvent davantage dans l'humilité du communiant que dans sa dévotion. »

Jésus n'approuve même pas que l'on s'éloigne toujours de la communion, par crainte de scandaliser les témoins d'une faute récemment commise :

Une Sœur s'était abstenue de communier, pour ce motif. Gertrude pria pour elle, et Jésus lui donna l'instruction suivante : « La faute de cette âme lui eût servi : son humiliation et sa confession l'avaient effacée, et avec elles plusieurs autres, comme il arrive qu'en lavant les mains, pour faire disparaître une tache, plusieurs autres sont enlevées. Elle eût dû communier, contente de savoir que j'avais rendu à son âme sa beauté intérieure ; mais elle s'est préoccupée de sa beauté extérieure, c'est-à-dire de ce que l'on penserait en la voyant communier si tôt après sa faute, et elle a plus redouté d'être jugée par des hommes que de se priver de la grâce du Sacrement. »

« Ces fruits du Sacrement sont immenses, disait encore Jésus-Christ à Gertrude. La communion compense toutes les pertes spirituelles de l'âme, pourvu qu'elle soit reçue *en état de grâce*. Oui, lorsque, entraîné par la véhémence

de l'amour de mon Cœur, je viens, par la communion, dans une âme *qui n'a pas de péché mortel*, je la comble de biens elle-même, et tous les habitants du ciel, tous les habitants de la terre, toutes les âmes du purgatoire, ressentent, au même instant, quelque nouvel effet de ma bonté. »

Une seule parole moins suave se mêle, dans les écrits de Gertrude, à tant de douces invitations du Cœur de Jésus-Christ. Elle s'adresse à ceux qui, permettant à leur langue des paroles médisantes ou peu modestes, vont communier sans expier, par la confession, des injures faites aux deux vertus les plus chères à Jésus, la charité et la pureté : « Ceux-là, disait Notre-Seigneur, me font un cruel accueil dans la communion. Ils ressemblent à un homme qui, voyant arriver un hôte au seuil de sa maison, ferait tomber sur sa tête une lourde poutre ou un amas de pierre. C'est l'outrage que je res-

sens dès que mon corps atteint leur langue. » Ici, Gertrude, le cœur percé de douleur, s'écria : « O cruauté de l'homme ! Comment peut-il ainsi traiter Celui qui se précipite avec tant d'amour vers son âme, pour l'embrasser et la sauver ! »

### III

Au culte de l'Eucharistie s'unit toujours, chez les Saints, la dévotion à la Passion du Sauveur. Le cœur de Gertrude n'oublia jamais les souffrances de Jésus. Le crucifix était le livre où elle lisait, assidûment, et ces douleurs et l'amour qui les avait embrassées pour nous.

Dès les premiers temps de sa conversion, elle désirait ardemment posséder un crucifix qu'elle pût honorer à son gré ; mais il lui vint la pensée que cette dévotion extérieure nuirait, peut-

être, à ses exercices intérieurs. Jésus la rassura : « Il m'est très agréable, au contraire, lui dit-il, de voir honorer ainsi le crucifix. C'est toujours par l'effet d'une grâce divine que les yeux de l'homme rencontrent l'image de la Croix, et ils ne s'y arrêtent pas une fois, que l'âme n'en ressent de salutaires impressions. »

Un jour, que Gertrude tenait affectueusement et baisait son crucifix, Notre-Seigneur lui dit : « Chaque fois que l'homme agit ainsi, ou regarde seulement avec dévotion un crucifix, la miséricorde de Dieu arrête les yeux sur son âme. L'homme devrait alors penser, en son cœur, que ces tendres paroles lui sont adressées : Voilà comment, pour ton amour, j'ai voulu être attaché nu, défiguré, couvert de plaies, tous les membres violemment tendus, sur une croix ; et mon Cœur est si passionnément amoureux de toi, que s'il le fallait, pour te sauver, je supporterais encore volontiers, pour toi seul, tout ce

que j'ai pu souffrir pour le salut du monde entier. »

Le crucifix rappelait incessamment à Gertrude les mystères douloureux de l'amour de Jésus : la nuit même, ce bouquet de myrrhe, comme elle appelait l'image de la Croix, ne quittait pas ses mains ; et cependant, peu satisfaite de ces hommages, elle consacrait le vendredi, tout entier, à la méditation des douleurs de Jésus.

Notre-Seigneur exprima, plus d'une fois, à Gertrude combien cette dévotion lui était agréable : « Pour tant qu'une âme soit tiède, lui disait-il, je la regarderai cependant avec beaucoup d'amour, si elle médite quelquefois ma Passion. Cet exercice a une valeur qui dépasse, incomparablement, à mes yeux, le mérite de tous les autres. Méditer un peu sur ma Passion vaut mieux que d'accomplir d'autres longs et multiples actes de piété, auxquels ne

se mêle pas le souvenir de mes douleurs et de ma mort. »

#### IV

Dévote à l'Eucharistie et à la Passion du Sauveur, Gertrude ramenait cependant tous les actes de son culte d'amour envers Jésus-Christ, à une dévotion plus intime et qui lès contient éminemment toutes, sa dévotion au Cœur de Jésus. Jésus est, en effet, tout entier dans son Cœur : là, Gertrude trouvait, à leur source demeurée inépuisable, les dons de l'amour de Jésus ; là, elle découvrait l'abîme de ses plus cruelles douleurs.

La bienheureuse Marguerite-Marie recevait de Jésus, en 1674, la mission de dire au monde l'amour et les plaintes de son Cœur ; mais, quatre siècles auparavant, Gertrude avait reçu de Jésus l'ordre d'écrire le livre qui révèle tout son Cœur.

Dès lors, elle fut, et ce livre l'établit encore pour tous les siècles, la confidente la plus intime, l'évangéliste entre toutes bien-aimée du Cœur de Jésus.

Le jour de la fête de saint Jean, le disciple que Jésus aimait fut montré à Gertrude dans l'éclat d'une gloire incomparable : « Mon très amoureux Seigneur, dit la Sainte à Jésus-Christ, d'où vient que vous me présentez, à moi indigne créature, votre disciple le plus cher ? — Je veux, répondit Jésus, établir, entre lui et toi, une amitié intime ; il sera désormais, dans le ciel, ton protecteur fidèle. »

S'adressant alors à Gertrude, Jean lui disait : « Epouse de mon Maître, venez : ensemble reposons notre tête sur la très douce poitrine du Seigneur ; en elle sont enfermés tous les trésors du ciel. » Or, comme la tête de Gertrude était inclinée à la droite, et la tête de Jean à la gauche de la poitrine de Jésus, le disciple bien-

aimé poursuivit : « C'est ici le Saint des Saints ; tous les biens de la terre et du ciel y sont attirés comme vers leur centre. »

Cependant, les battements du Cœur de Jésus ravissaient l'âme de Gertrude : « Bien-aimé du Seigneur, demanda-t-elle à saint Jean, ces battements harmonieux qui réjouissent mon âme, réjouissent-ils la vôtre, quand vous reposâtes durant la Cène sur la poitrine du Sauveur ? — Oui, je les entendis, et leur suavité pénétra mon âme jusqu'aux moelles. — D'où vient donc que dans votre évangile vous avez, à peine, laissé entrevoir les secrets amoureux du Cœur de Jésus-Christ ? — Mon ministère, dans ces premiers temps de l'Eglise, répondit l'Apôtre bien-aimé, devait se borner à dire sur le Verbe increé, Fils éternel du Père, quelques paroles fécondes, que l'intelligence des hommes pût toujours méditer, sans en épuiser jamais les richesses ; mais aux derniers temps était réservée la grâce d'entendre la voix éloquente des battements du Cœur de Jé-

sus. A cette voix, le monde vieilli rajeunira ; il sortira de sa torpeur, et la chaleur de l'amour divin l'enflammera encore. »

En un autre endroit de son livre, Gertrude nous fait entendre comme un écho de ces battements éloquents du Cœur de Jésus-Christ :

La Sainte voyait ses compagnes se hâter d'aller à l'église, pour assister au sermon, et la maladie la retenait dans sa cellule : « Ah ! mon très cher Seigneur, dit-elle en gémissant, comme j'irais de bon cœur au sermon, si je n'étais malade. — Veux-tu, ma bien-aimée, répondit Notre - Seigneur, veux - tu que je te prêche moi-même ? — Très volontiers, reprit Gertrude. » Alors Jésus inclina l'âme de Gertrude vers son Cœur, et elle y discerna bientôt deux battements très doux à entendre : « L'un de ces battements, dit Jésus, opère le salut des justes ; le second, la sanctification des pécheurs.

« Le premier parle sans relâche à mon Père,

afin d'apaiser sa justice et d'attirer sa miséricorde. Par ce même battement, je parle à tous les Saints, excusant auprès d'eux les pécheurs, avec l'indulgence et le zèle d'un bon frère, et les pressant d'intercéder pour eux. Ce même battement est l'incessant appel que j'adresse miséricordieusement au pécheur lui-même, avec un indicible désir de le voir retourner à moi, qui ne me lasse pas de l'attendre.

« Par le second battement, je dis continuellement à mon Père combien je me félicite d'avoir donné mon sang pour racheter tant de justes, dans le cœur desquels je goûte des joies multiples. J'invite la cour céleste à admirer avec moi la vie de ces âmes parfaites, et à rendre grâces à Dieu, pour tous les biens qu'il leur a déjà donnés ou qu'il leur prépare. Enfin, ce battement de mon Cœur est l'entretien habituel et familier que j'ai avec les justes, soit pour leur témoigner délicieusement mon amour, soit pour les reprendre de leurs fautes et les faire pro-

gresser, de jour en jour, d'heure en heure.

« Aucune occupation extérieure, aucune distraction de la vue, de l'ouïe, n'interrompent les bes battements du cœur de l'homme ; ainsi, le gouvernement providentiel de l'univers ne saurait, jusqu'à la fin des siècles, arrêter, interrompre, ralentir, même pour un instant, ces deux battements de mon Cœur... »

---

## CHAPITRE IX

### L'abandon du cœur de Gertrude au bon plaisir de Jésus.

Gertrude avait confiance dans l'amour de Jésus-Christ pour les hommes devenus ses frères, et, sans oublier que Jésus est Dieu, elle se souvenait que Jésus est homme. Cette confiance bannissait, on la vu, la crainte du cœur de Gertrude : elle faisait plus encore, elle disposait Gertrude à tout recevoir de la main fraternelle de Jésus, à le bénir également en toutes choses, à s'abandonner aveuglément au bon plaisir de son Cœur.

## 1

De là naissait la joie constante qui rayonnait sur son visage : rien ne la troublait, ni la maladie, ni les persécutions, ni les épreuves intérieures. Bien plus, la tribulation ajoutait quelque chose à l'expansion de sa joie intime : elle avait compris, en effet, elle croyait vivement que l'amour de Jésus-Christ dirigeait tous les événements et savait retirer de tous, de la tribulation plus encore que des autres, le vrai bien de son âme. Elle en vint à ne plus goûter, à ne plus vouloir regarder que le bon plaisir de Jésus-Christ, et son cœur ne put concevoir d'autres motifs d'agir, de choisir, de désirer, de s'attrister ou de se réjouir, que ce bon plaisir divin.

Un fait, qui se produisit souvent sous les yeux des sœurs de Gertrude, manifeste bien cette inclination de son cœur : lui présentait-on des

vêtements, des meubles, des fruits, des objets divers, entre lesquels elle devait choisir, Gertrude fermait les yeux et recevait, comme de la main de Jésus, le premier de ces objets que sa main avait rencontré.

« Je ne saurais m'irriter contre Gertrude, disait Notre-Seigneur à sainte Mechtilde; elle trouve parfaites toutes mes œuvres, aimables mes dispositions les plus crucifiantes à son égard. De là vient que toutes ses œuvres me plaisent aussi; et quand il s'y mêle des imperfections, ma miséricorde trouve des excuses à son infirmité.

« Gertrude, disait-il encore, adhère tellement à mon Cœur, et je l'y ai tellement unie, qu'elle est devenue un même esprit avec moi. Aussi elle vit dans une absolue dépendance de mes volontés : les membres sont moins assujettis au cœur, que Gertrude n'est assujettie à mes volontés. Dès que l'homme dit, par la seule

pensée, à la main : fais cela ; à l'œil : regarde ; à la langue : parle ; au pied : avance ; aussitôt, sans le moindre retard, la main, la langue, l'œil, le pied obéissent. Gertrude est pour moi comme une main, un œil, une langue, dont je dispose à mon gré, sans qu'ils résistent à aucun de mes désirs. »

## II

De nombreuses et admirables leçons de Jésus-Christ cultivèrent dans le cœur de Gertrude cette disposition parfaite. Nous en grouperons ici quelques-unes :

Jésus lui fit, peu à peu, comprendre que tout vient aux justes de la main de Dieu ; que les souffrances, les humiliations, ont un prix incomparable et sont les plus précieux dons de sa Providence ; que les infirmités spirituelles, les tentations, les fautes même deviennent, par sa

grâce, de puissants instruments de sanctification. Jésus lui montra comment il exauce les prières de ses amis, alors que souvent ils se croient oubliés ou rebutés ; comment, à ses yeux, l'intention donne la valeur aux œuvres ; comment les bons désirs sont comptés pour des œuvres. Il lui révéla la souveraine perfection d'un abandon complet au bon plaisir divin, la joie que trouve son Cœur à voir une âme se remettre aveuglément aux soins de sa providence et de son amour.

Gertrude sut profiter de ces lumières; elle obéit à ces impulsions de la grâce et son cœur apprit à chanter, à toute heure, l'hymne de l'abandon, un hymne du Cœur de Jésus-Christ : Oui, Père, puisque c'est votre bon plaisir : *Ita, Pater, quia sic fuit placitum ante te.*

« Je voudrais bien, disait Jésus à son épouse, que mes amis me jugeassent moins cruel. Ils devraient me faire l'honneur de penser que si je les oblige, quelquefois, à me servir laborieusement,

sement et comme à leurs dépens, je le fais pour leur bien et pour leur plus grand bien. Je voudrais qu'au lieu de s'irriter contre leurs douleurs ou leurs ennemis, ils considérassent en eux les instruments de ma bonté paternelle. Quand un père veut corriger son fils, la verge doit suivre l'impulsion de la main. C'est moi qui me sers des méchants, comme d'une verge, pour corriger mes fils. Je le fais par amour ; et s'il ne le fallait, pour les guérir ou accroître leur gloire éternelle, je ne permettrais même pas qu'un souffle du vent les contrariât. S'ils comprenaient ces choses, au lieu de s'indigner contre leurs ennemis, ils auraient pitié d'eux. Souvent, en effet, leurs ennemis ne purifient les bons, qu'en se souillant eux-mêmes des taches de plusieurs péchés. »

A ces mots du *Salve Regina* : *Tournez vers nous vos yeux miséricordieux*, Gertrude pria Jésus de lui accorder la santé. Jésus répondit en souriant : « C'est quand j'envoie la maladie

à ton corps ou le trouble en ton âme, que mes yeux miséricordieux s'arrêtent sur toi. Ignorais-tu cela? »

Triste, ennuyée, elle dit à Jésus : « Que voulez-vous que je fasse, maintenant, pour vous plaire ? — Je veux que tu apprennes à souffrir patiemment. — Seigneur, enseignez-moi. » Jésus l'attira à soi, comme un maître attire à soi un petit enfant, pour lui enseigner les lettres : « Songe, dit-il ensuite à Gertrude, qu'un roi n'a pas d'ami plus familier que celui qui lui ressemble davantage. Mon amitié pour toi grandira, si tu me deviens plus semblable, en souffrant patiemment, aujourd'hui. Considère comme toute la cour honore le favori du roi, et conclus qu'une grande gloire récompensera, dans le ciel, ta patience d'aujourd'hui. Enfin, souviens-toi qu'un ami fidèle compatit aux douleurs de son ami, et les compense de son mieux par ses caresses. Que ne ferai-je donc pas, dans le ciel, pour

compenser, par la tendresse de mon affection, les peines d'aujourd'hui ? »

Le monastère était grevé d'une lourde dette : Gertrude pria Jésus de procurer aux administrateurs de la maison les moyens de la payer. Jésus sourit doucement ; puis : « Et que gagnerai-je à cela ? dit-il. — Vous y gagnerez, Seigneur, que les administrateurs pourront vous servir avec moins de sollicitude et plus de dévotion. — Mais je ne suis pas intéressé à ce qu'ils me servent ainsi : c'est l'intention qui fait le mérite de la sollicitude ou de la paix. Si j'eusse mieux aimé être servi dans la paix de la contemplation, j'y aurais pourvu, en exemptant l'humanité rachetée des sollicitudes de la nourriture, de l'habitation, du vêtement ; mais j'ai plus de profit dans les labeurs de mes amis. » Gertrude aperçut, en ce moment, près de Jésus, un homme incliné qui se relevait, avec beaucoup de peine, et remettait à Jésus une pièce

d'or : au milieu de la pièce brillait un beau diamant. « Si j'exauçais ta prière, dit Jésus, l'administrateur du couvent ne mettrait dans ma main qu'une pièce dépourvue de diamant, et sa récompense serait bien moindre dans le ciel. Faire ma volonté dans la consolation, c'est me donner une pièce d'or ; l'accomplir dans la peine, c'est ajouter à la pièce le prix et l'éclat d'un diamant. »

Une personne, connue de Gertrude, s'était gravement blessée ; Gertrude pria pour elle : « Je lui rendrai, répondit Jésus, l'usage du membre malade ; mais il faut qu'elle achète, au prix de ses douleurs, une admirable récompense. — Comment peut-il se faire, demanda Gertrude, que nos douleurs aient un si grand mérite ? Nous les diminuons le plus possible par les remèdes, et ne garderions pas le reste, si nous pouvions nous y soustraire. — Eh bien ! reprit Jésus, cette part de souffrance qui de-

meure, après tous les allègements, si l'homme l'accepte par amour pour moi, elle lui acquiert une gloire incomparable ; car je l'ai sanctifiée moi-même, lorsque, dans ma détresse cruelle, je disais à mon Père : O mon Père, s'il se peut, éloignez de moi ce calice ! — N'aimez-vous pas mieux cependant, Seigneur, qu'au lieu de se résigner amoureusement à la part de douleur qu'on ne peut alléger, on souffre patiemment tout le mal, sans accepter d'allègement ? — C'est le secret de ma justice divine ; mais, selon vos manières humaines de concevoir la vérité, ces deux sentiments divers sont comme deux nuances bien distinctes, mais tellement belles, qu'il est difficile de déterminer la plus belle. — Seigneur, ajouta Gertrude, tandis que je rapporterai à la personne malade ce que vous m'avez dit, à son sujet, veuillez, je vous prie, lui donner une vive impression de joie. — Non, dit Jésus ; si je le faisais, trois de ses vertus perdraient beaucoup de leur éclat : sa patience, car la joie qu'elle res-

sentirait lui ferait oublier la douleur ; sa foi, car ces vives impressions lui rendraient comme évidents les desseins mystérieux de ma providence ; son humilité : il lui sera utile de penser que Dieu ne la juge pas digne de lui communiquer directement ses grâces. »

## III

Gertrude avait relevé de plusieurs maladies : après une septième rechute, elle dit à Jésus : « O Père des miséricordes, sera-ce enfin maintenant que je guérirai pour longtemps ? — Ma providence paternelle, répondit Jésus, te le laissera ignorer. Si je t'avais annoncé, dès les premiers temps, sept maladies succesives, ta patience n'eût peut-être pas suffi à porter un tel fardeau ; si je te disais que cette maladie est la dernière, ou qu'elle sera bientôt finie, cette assurance diminuerait beaucoup le mérite de

tes souffrances. Laisse-moi tout disposer à mon gré : je connais la faiblesse de ta vertu ; je mesurerai l'épreuve à tes forces. Grâce à ces industries de mon amour, ta volonté est plus ferme, après la septième maladie, qu'elle ne l'était après la première. »

Quelqu'un se plaignait auprès de Gertrude d'éprouver moins de consolation divine, dans ses exercices et dans la communion, aux jours de fêtes plus solennelles. Gertrude en demanda la raison à Jésus : « C'est pour le plus grand bien de son âme, répondit Notre-Seigneur ; l'humilité est souvent plus profitable que la dévotion. Il arrive encore que je suis plus près de l'âme au moment que l'âme se plaint de mon éloignement. N'est-il pas vrai que, lorsqu'un ami nous embrasse, nous ne voyons pas, ou nous distinguons moins son visage ? A la consolation se mêlent d'ailleurs souvent des imperfections qui arrêtent de plus

grandes effusions de ma bonté. Je pourrais, sans doute, prévenir ces imperfections, tout en laissant à l'âme sa joie sensible ; mais quand l'humiliation les prévient, l'âme acquiert un mérite de plus. »

Une Sœur converse s'affligeait de ce que la multiplicité de ses travaux l'empêchait de faire oraison. Gertrude la recommanda à Notre-Seigneur : « Elle voudrait, répondit Jésus, me servir pendant une heure, et moi j'exige d'elle beaucoup plus : je veux qu'elle soit avec moi tout le jour, et que ces offices multiples l'unissent à moi inséparablement : pour cela, qu'elle ait soin de faire toutes choses, non-seulement pour le bien-être corporel des Sœurs, mais pour l'avancement de leurs âmes dans mon amour. Chaque fois qu'elle agira extérieurement à cette intention, son travail sera pour moi un délicieux festin. »

Gertrude recommandait à Jésus une per-

sonne qui retombait souvent dans les mêmes fautes : « Je veux, dit Jésus, lui laisser cette tentation ; elle est ainsi obligée de reconnaître son défaut, d'en gémir ; elle travaille à le corriger, et cependant elle a l'humiliation de retomber. Tout cela nourrit l'humilité dans son cœur ; et tandis qu'elle combat contre cette inclination et s'afflige de ces péchés, j'en détruis plusieurs autres, qu'elle discerne moins dans son âme. Qui lave ses mains, à l'occasion d'une tache, en fait disparaître bien d'autres. »

La Sainte priant Jésus de corriger de ses défauts un supérieur du monastère, Notre-Seigneur lui fit cette réponse : « Non-seulement celui dont tu me parles, mais tous les autres supérieurs de ma chère congrégation ont chacun leurs défauts ; et c'est l'amour très tendre que j'ai pour vous, qui l'a ainsi voulu, pour votre plus grand mérite. Il est bien plus méritoire, en effet, de se soumettre à un supérieur,

dont les défauts sont patents, qu'au supérieur dont toutes les œuvres semblent parfaites. »

## IV

« L'on prie beaucoup pour moi, disait quelqu'un à Gertrude, et je ne ressens aucun effet de ces prières. » Gertrude en demanda la raison à Notre-Seigneur : « Demande-lui, répondit Jésus, ce qu'elle choisirait pour son petit frère, si quelqu'un s'offrait à lui donner soit un bénéfice, soit la valeur de ce bénéfice en argent. Elle répondra, avec le bon sens, qu'il vaut mieux à l'enfant un bénéfice, dont les revenus s'accumuleront jusqu'à sa majorité. De l'argent, mis en ses mains, serait bientôt dissipé en futilités. Qu'elle ait donc confiance en ma bonté : je suis son Père, son Frère, son Ami, beaucoup plus préoccupé des vrais intérêts de son corps et de son âme, qu'elle ne saurait l'être des intérêts de ses proches. J'amasse fidèlement les fruits

de toutes les prières, de tous les bons désirs qui me sont offerts pour elle, et je les remettrai tous dans ses mains, quand elle n'en pourra rien laisser perdre. »

Gertrude elle-même se plaignait ainsi à Jésus-Christ : « Vous m'avez dit, très doux Seigneur : « Commande-moi, et je m'empresserai d'obéir, comme un sujet obéit à sa souveraine. » Je ne veux pas, Dieu très bon, contredire à votre miséricordieuse parole ; mais d'où vient, dites-moi, que si souvent mes prières semblent demeurer sans effet ? — Une reine, répondit Jésus, dit à son serviteur : « Détachez le fil qui pend à mon épaule gauche, et remettez-le moi. » Le serviteur s'empresse ; mais il s'aperçoit que le fil tient à l'épaule droite. Comment obéira-t-il à la reine, qui ne peut voir ses épaules ? Il détachera le fil qui pend à l'épaule droite et le lui remettra, pensant mieux faire, que s'il arrachait violemment, du côté gauche,

un fil des vêtements de la reine. Ainsi, quand je semble ne pas t'exaucer, j'obéis à tes désirs les plus intimes, et t'accorde des grâces plus précieuses que celles que tu sollicites. »

## V

En un jour de fête, Gertrude, retenue dans sa cellule par sa maladie, s'attristait de ne pouvoir assister aux vêpres : « Hélas ! disait-elle, ne vous serait-il pas plus glorieux, Seigneur Jésus, que je fusse maintenant avec mes sœurs, occupée à chanter vos louanges, au lieu de perdre ici mon temps dans l'oisiveté et l'inertie ? » Jésus dit à Gertrude : « Un époux n'aime-t-il pas autant converser familièrement avec son épouse dans sa demeure, que de la produire au-dehors dans de brillantes parures ? Sache, d'ailleurs, que les bons désirs suffisent à me contenter, lorsque je n'en permets pas l'exécution. »

tion, et que rien ne m'est agréable comme l'abandon à mon bon plaisir.

« Que m'ordonnes-tu, ô ma Souveraine ? » ainsi parlait Jésus à Gertrude. « Je vous prie, répondit la Sainte, je vous supplie, de tout mon cœur, d'accomplir très parfaitement en moi votre bon plaisir. » Jésus nomma alors toutes les personnes que lui avait recommandées Gertrude, et il ajouta : « Que ferai-je pour elles, et aussi pour cette autre qui s'est, aujourd'hui même, recommandée à tes prières ? — Je ne vous demande rien, sinon que votre très aimable volonté s'accomplisse sur elles. — Et pour toi, demande quelque chose ; que veux-tu ? — Je demande, pour toute joie de mon cœur, que vous daigniez accomplir pleinement, en moi et en toute créature, votre très sainte volonté ; et je suis prête, pour obtenir cette faveur, à subir tous les supplices. — Cette disposition de ton cœur m'est si agréable, dit alors Jésus, que ton

âme en acquiert une beauté admirable ; je la vois aussi belle que si jamais elle n'eût, même en la moindre chose, contrarié ma volonté. »

En présence de Gertrude, une personne affligée avait dit : « Dieu m'envoie des peines qui ne sont pas pour moi ; d'autres me conviendraient mieux. » La Sainte pria pour cette personne : « Demande-lui, dit Jésus, quelles peines il lui faut, car il en faut pour gagner le ciel ; et quand elle les aura, qu'elle les supporte patiemment. » L'accent de la voix de Jésus fit comprendre à Gertrude qu'il est fort dangereux de désirer d'autres épreuves que celles que Dieu choisit pour nous. Tout à coup, changeant de ton et de visage, Notre-Seigneur dit à Gertrude : « Et toi, es-tu aussi mécontente ; les peines que je t'envoie te semblent-elles mal choisies ? — Oh ! non, Seigneur, répondit Gertrude ; mais je confesse et je confesserai, toute ma vie, que votre providence a tout merveilleusement disposé.

pour le bien de mon âme et de mon corps, santé ou maladie, joie ou tristesses. » Jésus semblait alors conduire Gertrude, d'abord à son Père céleste, puis au Saint-Esprit ; et sur l'invitation du Sauveur, elle renouvelait la protestation qu'elle venait de faire. Enfin, Jésus lui dit : « A dater de cette profession, je m'oblige à prendre un soin encore plus spécial de toi. » La Sainte comprit que Jésus environne des soins d'une providence particulière ceux qui se confient ainsi à son amour ; comme un supérieur de monastère se reconnaît obligé de veiller avec plus de sollicitude aux nécessités du religieux, dès qu'il a renoncé à toute propriété par les vœux de profès.

« L'âme qui se confie aveuglément en moi, disait encore Jésus, est cette colombe choisie entre mille, dont je parle dans l'Écriture. Elle est cette épouse plus aimée, dont un seul regard blesse mon cœur ; et si j'étais impuissant à la

secourir, mon Cœur en ressentirait une désolation que toutes les joies du ciel ne pourraient adoucir. — Je le vois, répondit Gertrude, l'abandon vous ravit le Cœur; mais ce don parfait, comment l'obtenir de vous? — Ma grâce, dit Jésus, ne manque à personne; et quel homme ne peut, s'il le veut, mettre, du moins sur ses lèvres, quelqu'une de ces paroles de confiance et d'abandon qui sont partout dans les saints Livres; par exemple, celles-ci : Quand je serais englouti au fond des abîmes, vous m'en retirerez, Seigneur! — Quand vous me tueriez, Seigneur, j'espérerais en vous!

« Il est, poursuivit Jésus, des tristesses plus amères que les autres; celles, par exemple, que l'on ressent, quand on appréhende la mort d'une personne aimée, ou quand on l'a déjà perdue. Mais le cœur affligé pourrait, avec ma grâce, se résigner à ma volonté et dire : J'accepte le bon plaisir de Dieu, et si le choix m'était donné entre l'accomplissement de cette

volonté de Dieu et la réalisation de mon désir contraire, je demanderais que la volonté de Dieu s'accomplît. — Si un cœur affligé se contraint lui-même à accepter ainsi ma volonté, pendant une heure, il peut être assuré que je garderai toujours à cet acte généreux sa perfection première, et que, loin de m'offenser des impressions d'abattement qui pourront suivre, je les ferai toutes contribuer à son salut éternel et à sa consolation temporelle. Quand, désolée, cette âme songera aux avantages qu'elle a perdus en perdant son ami, au vide cruel que son absence laisse près d'elle, je compterai toutes ces pensées et les autres semblables, qui naissent de la fragilité humaine, et je m'engage à les compenser par des joies et des mérites. — Ma bonté sera contrainte d'agir ainsi : Quand l'artiste creuse dans un précieux métal la place de plusieurs perles, il s'oblige à les trouver et à les enchâsser : ainsi ma bonté ne laisse pas inachevés ses ouvrages. »

## CHAPITRE X

### **Le zèle du cœur de Gertrude.**

L'abandon paisible du Cœur de Jésus au bon plaisir de son Père était l'acte suprême du zèle qu'il avait pour sa gloire : cet abandon constitue, en effet, le règne absolu de Dieu sur la volonté de l'homme ; mais Jésus voulait établir ce règne de Dieu dans toutes les âmes, et les sauver, en étendant le royaume de Dieu. Ce zèle du salut des âmes, qui dévora le Cœur de Jésus, brûla, comme une flamme, au cœur de son épouse Gertrude.

## I

Ce fut le zèle des âmes qui la détermina à révéler les grâces les plus intimes dont le Seigneur la favorisa. On la vit, fréquemment, remettre à une autre heure son frugal repas, abrégér le temps du sommeil, négliger le soin d'une santé débile, pour travailler au bien des âmes. L'oraison était pour elle un ciel anticipé ; mais, dès qu'une âme sollicitait le secours de sa charité, elle quittait l'oraison, abandonnait ses exercices les plus chers, et cela avec une allégresse de cœur qui rayonnait sur son visage.

Ses oraisons n'étaient guère, du reste, qu'une incessante prière qu'elle adressait à Dieu pour la sanctification croissante des justes et pour la conversion des pécheurs. Toujours patiente, affable, envers ceux que des défauts ou des vices

empêchaient d'être pleinement à Dieu, elle ne pouvait cependant tolérer en eux ces défauts ou ces vices. On disait quelquefois à Gertrude : « Ne priez plus pour eux, ne leur donnez plus de conseils : s'ils se damnent, vous n'aurez pas à répondre de leur damnation. — Ah ! répondait la Sainte, ces cruelles paroles me percent l'âme d'un glaive : j'aime mieux mourir que de jamais me consoler ainsi de la perte éternelle de mes frères ! »

Une des tristesses les plus habituelles et les plus profondes de son cœur était la pensée que tant de juifs, tant de païens vivaient et mourraient, peut-être, sans avoir part aux largesses de la miséricorde divine.

## II

Gertrude priait et s'immolait pour la conversion des infidèles et des pécheurs ; mais

son zèle le plus actif s'attachait à poursuivre la sanctification des âmes justes qui vivaient près d'elle, dans l'état religieux, et qu'elle était chargée de gouverner. Jésus s'était, un jour, montré à elle portant péniblement sur ses épaules une maison immense : « Tu le vois, disait-il à son épouse, je suis écrasé sous le poids de cet édifice : c'est la Religion ; l'édifice croule, aujourd'hui, de toutes parts, si peu d'âmes généreuses se rencontrent qui veuillent m'aider à le soutenir : ô ma bien-aimée, compâti à ma lassitude. » Dès ce jour, la sainte épouse de Jésus se montra encore plus vigilante, pour maintenir l'observation de la règle dans le monastère, et s'appliqua à l'observer elle-même avec une fidélité plus héroïque. .

« Tout religieux, disait encore Notre-Seigneur à Gertrude, est obligé de travailler à la correction et à la sanctification de ses frères. Il doit leur donner de sages conseils, ou instruire les

supérieurs des défauts qu'il remarque en eux, afin qu'il y porte remède. « Que l'on se garde de s'excuser, en disant : — Je ne suis pas chargé de corriger les autres, ou bien, je ne vaudrais pas mieux qu'eux. Parler ainsi, c'est ressembler à Caïn, qui répondait à Dieu : Suis-je donc chargé de veiller sur mon frère? — C'est moi qui donne cette charge à tous les religieux, et s'ils laissent périr leurs frères, je leur demanderai compte de ces âmes, plus rigoureusement, quelquefois, qu'au supérieur lui-même. Car le supérieur ne remarque pas toujours aussi aisément les défauts des religieux qu'il doit gouverner. Ne pas travailler à corriger les fautes de son frère, c'est en être complice : or, s'il est écrit : Malheur à celui qui fait le mal, il est aussi écrit : Malheur à celui qui consent au mal : *væ facienti ; væ, væ consentienti.* »

Ces paroles de Jésus s'étaient profondément imprimées au cœur de Gertrude, et du vif senti-

ment qu'elles y avaient fait naître procédait l'énergie pénétrante de ses corrections. Sans oublier sa bénignité maternelle, elle donnait, au besoin, une telle vigueur à son accent, que les coupables tremblaient et les plus rebelles courbaient la tête.

Gertrude venait de corriger ainsi une des sœurs qui lui étaient le plus chères, à cause de sa grande vertu : « Seigneur, disait, peu après, à Jésus-Christ, la sœur encore toute émue ; Seigneur, tempérez, je vous prie, ce zèle trop fervent de votre bien-aimée Gertrude. — Quand je vivais sur la terre, répondit Jésus, la vue de l'iniquité allumait en moi le feu d'un semblable zèle. — Mais, reprit la sœur, vous n'adressiez de dures paroles qu'à des hommes obstinés dans le mal. Gertrude est, quelquefois, sévère pour ceux même que tous estiment et jugent bons. — Ceux d'entre les Juifs, répondit Notre-Seigneur, qui s'élevèrent le plus contre moi, passaient, aux yeux de tous, pour de très saints personnages. »

Ainsi Jésus excitait son épouse à poursuivre jusqu'à l'ombre du mal dans l'ânie des justes, et il lui révélait, en même temps, comment elle devait espérer de sa miséricorde le salut des plus grands pécheurs : la crainte et l'amour activaient ainsi, tour à tour, le zèle de Gertrude.

Un prédicateur venait de dire, en présence de Gertrude, que nul ne peut être sauvé, s'il n'a la charité ou, du moins, un repentir de ses péchés procédant, en partie, d'un motif d'amour de Dieu : « Hélas ! pensa aussitôt Gertrude, que deviendront tant de pécheurs, qui semblent ne se repentir, à l'heure de la mort, que par le motif de la crainte de l'enfer ? » Jésus répondit : « Quand je vois approcher du dernier moment ceux qui ont eu pour moi quelque bon sentiment, ou fait en mon honneur quelques bonnes œuvres, à l'instant même de la mort, et comme sur l'extrême frontière qui les sépare de l'autre vie, je me montre à eux avec un visage et des regards si doux et si tendres,

qu'ils en sont touchés jusqu'au fond de l'âme, et ils produisent alors cet acte de repentir qui les sauve. Je voudrais que mes élus, en se souvenant de mes autres bienfaits, me rendissent grâces pour ce bienfait suprême de mon amour envers les pécheurs. »

---

## CHAPITRE XI

### **La reconnaissance du cœur de Gertrude.**

Jésus révélait à Gertrude tous les mystères de son amour pour elle, tous les mystères de son amour pour les pécheurs, et il invitait fréquemment son épouse à lui payer, au nom de tous, une dette que presque tous oublient, la dette de l'action de grâces. Gertrude fut reconnaissante ; sa vie, ses écrits sont une hymne d'action de grâces. Aussi nous contenterons-nous de reproduire, ici, la page suivante, empruntée à son livre : elle manifeste l'es-

prit d'action de grâces qui animait le cœur de Gertrude (1) :

« Que mon cœur, mon âme, mes sens vous rendent grâces, ô Dieu très doux, ami très fidèle,

(1) Depuis quelques années, Dieu semble réveiller dans les cœurs le sentiment de la reconnaissance. Trois, œuvres ou associations ont surgi, l'une en Espagne, les deux autres en France, dans le même dessein de promouvoir l'action de grâces. L'une d'elles, la plus ancienne, ayant pour patronne spéciale sainte Gertrude, nous saisisons cette occasion de faire connaître les trois associations :

I. ECOLES DE RECONNAISSANCE (*Escuelas de Grati-tud*). — Le fondateur de ces écoles est un ancien officier supérieur espagnol. Dans ces écoles sont recueillis des enfants abandonnés, que l'on nourrit et que l'on élève gratuitement. Mais l'objet principal de cette éducation est de développer dans leur cœur le sentiment de la reconnaissance envers Dieu. L'organisation de l'œuvre est admirablement conçue. Plaise à Dieu que l'œuvre du noble soldat espagnol trouve, en France, de généreux promoteurs. L'Espagne compte déjà quatre écoles de reconnaissance. La maison principale est à Madrid. La fondation date de 1863.

Pour plus amples renseignements, s'adresser à Sr D. Manuel Campoy, director de los Escuelas de gratitud, Bajada de Sta Cruz. — Madrid (Espagne).

pour vos infinies miséricordes ; mais, impuissante à vous bénir comme je le devrais, ô mon Dieu, je vous prie de combler de vos bienfaits ceux qui m'aideront, ne serait-ce que par un soupir, à vous payer mes dettes de reconnais-

**II. ASSOCIATION D'ACTION DE GRÂCES.** — Le centre de cette œuvre est à Mauron, petite ville du Morbihan. Les premières indulgences ont été accordées par Pie IX, le 19 novembre 1859.

*Fêtes de l'Association.* — Le XIII<sup>e</sup> dimanche après la Pentecôte, fête principale ; — la fête du très Saint-Sacrement ; — le Sacré-Cœur ; — l'Annonciation ; — la Visitation ; — la chaire de saint Pierre à Rome.

*Indulgences plénières* à toutes ces fêtes ; — le jour de l'inscription sur le registre de l'Association. — Diverses indulgences partielles.

*Pratiques des Associés.* — Communion mensuelle en action de grâces ; — offrande de deux Messes d'action de grâces par an ; — aspirations quotidiennes d'action de grâces.

On n'admet à s'inscrire que des âmes qui, après réflexion, se déterminent sérieusement à payer à Dieu, et pour elles-mêmes et au nom de leurs frères, la grande dette de la reconnaissance.

S'adresser, pour plus amples renseignements, à M. Levoyer, prêtre, directeur de l'Association, à Mauron (Morbihan).

**III. ASSOCIATION DE L'ACTION DE GRÂCES PERPÉTUELLE.**

sance. Je vous offre pour eux, dès maintenant, la Passion de votre Fils bien-aimé, et je vous conjure de garder vivant dans mon cœur, jusqu'à la fin des siècles, cet acte d'offrande, afin qu'il serve à leur obtenir le pardon entier de leurs péchés et de leurs négligences.

— Elle a été fondée vers 1853, bien que providentiellement préparée plusieurs années auparavant. Les centres principaux sont : Rome, Marseille, Bordeaux, etc. — A Rome, la chapelle de l'Association est l'Oratorio del Caravita. — A Marseille et à Bordeaux, la chapelle des Jésuites.

*Fin de l'Association.* — Offrir à la très sainte Trinité de perpétuelles actions de grâces, pour tous les bienfaits, spécialement pour le don de la très sainte Eucharistie, pour la manifestation nouvelle que Jésus a faite au monde des richesses de son divin Cœur, pour les privilèges glorieux de la très sainte Vierge, et pour les grâces accordées à la sainte Eglise, par l'intercession de l'Immaculée Mère de Dieu.

*Pratiques de l'Association.* — Chaque jour, récitation d'une courte formule d'actions de grâces.

Chaque mois, assistance à une pieuse réunion, le troisième jeudi du mois. Une messe d'action de grâces est célébrée devant le très Saint-Sacrement exposé. Elle est suivie d'une prédication sur l'action de grâces, de la bénédiction du très Saint-Sacrement et du chant du *Magnificat*.

« Béni soyez-vous, ô mon Seigneur très miséricordieux, pour l'assurance que votre bonté m'a donnée; vous me l'avez dit : Quiconque, même pécheur, vous rendra grâces pour moi, ne finira pas la vie présente, que vous ne l'avez converti ou amené à une sainteté plus parfaite,

*Chaque année*, les associés sont invités à faire *une semaine d'action de grâces*, en offrant, à cette intention, toutes leurs œuvres de la semaine, etc.

Du mercredi de la semaine de la Passion au Jeudi-Saint, tous les associés font *une neuvaine d'action de grâces* pour l'institution de l'Eucharistie. Ils rendent grâces à Dieu pour les bienfaits qu'il a accordés aux prêtres et sollicitent de sa bonté de dignes ministres de l'autel.

*Fêtes de l'Association.* — L'Epiphanie, la Pentecôte, la Fête-Dieu, la fête du Cœur de Jésus, l'Annonciation, Notre-Dame de l'Action de Grâces (12 avril), la Visitation, Notre-Dame des Sept-Douleurs (3<sup>e</sup> dim. de septembre), saint Jean l'Evangeliste, sainte Gertrude, patronne principale de l'Association, saint Félix de Cantalice, patron secondaire de l'Association.

*Indulgences plénières.* — A toutes les fêtes ci-dessus; le 3<sup>e</sup> jeudi de chaque mois, jour de la réunion; — un jour de la semaine d'action de grâces; — un jour de la neuvaine d'action de grâces; — le jour de l'inscription au registre de l'Association.

Les petits enfants qui font la *semaine d'action de grâces*, avant leur première communion, ont droit à

et que vous n'ayiez rendu son cœur digne de vous servir de demeure. »

Depuis des siècles, les âmes pieuses répondent aux vœux de Gertrude et recueillent le

l'Indulgence plénière, s'ils accomplissent quelques bonnes œuvres déterminées par leurs confesseurs.

L'Association jouit de plusieurs autres indulgences partielles. On recommande aux Associés de redire fréquemment l'aspiration si courte et si belle : *Deo gratias!*

Les directeurs de cette Association ont publié, en 1864, un opuscule de 200 pages, sous ce titre : *De l'Action de grâces*. Victor Palmé, Paris, rue Saint-Sulpice, 22.

Un Institut religieux, la Société de *Notre-Dame-Auxiliatrice*, récemment louée et bénie par Pie IX, est comme le foyer, le cœur de l'Association.

Cet Institut, voué à la fois à la contemplation et à l'action, a pour œuvre principale de zèle la *préservation des jeunes ouvrières, apprenties, demoiselles de magasin dans les villes*; et le sentiment que les membres de l'Institut cultivent le plus, en eux-mêmes, et qu'ils s'efforcent de réveiller et de développer dans les âmes, est *l'action de grâces*. Les maisons de *Notre-Dame-Auxiliatrice* pourraient s'appeler aussi maisons de *Notre-Dame de l'action de grâces* : elles sont, en effet, en même temps, et des *asiles de préservation*, et des *Ecoles d'action de grâces*.

fruit des promesses divines, en récitant quelquefois la formule suivante d'action de grâces :

O bienheureuse épouse de Jésus-Christ, Gertrude, je rends grâces, de tout mon cœur, à votre Epoux, des biens dont il vous a comblée :

Action de grâces à Jésus, qui vous a éternellement prédestinée à ses faveurs !

Action de grâces à Jésus, qui vous a attirée amoureusement à lui !

Le Cœur de Jésus, dans l'Eucharistie, est l'objet principal de ce culte de la reconnaissance. Les religieuses de *Notre-Dame-Auxiliatrice* répondent, *jour et nuit*, au nom de leurs frères, par des exercices ininterrompus d'action de grâces, à cette plainte de Jésus : « *Au lieu de reconnaissance, ils n'ont pour moi qu'ingratitude.* »

Les deux fins, si belles et si opportunes, de cet Institut et les moyens efficaces qu'il emploie pour les atteindre, ont vivement réjoui le Saint-Père, et les bénédictions de Sa Sainteté ont porté rapidement leurs fruits : — la Société de *Notre-Dame-Auxiliatrice*, compte, en effet, déjà, quatre maisons en France :

- A Toulouse, rue des Bûchers, 4 ;
- A Castelnaudary, faubourg Montléon ;
- A Amiens, rue des Corroyers, 105 ;
- A Lyon, rue François-Dauphin, 7.

Action de grâces à Jésus, qui a uni votre cœur à son Cœur!

Actions de grâces à Jésus, qui s'est préparé dans votre cœur une délicieuse demeure!

Action de grâces à Jésus, qui a consommé l'œuvre de votre sainteté, et vous a dignement couronnée dans le ciel!

O heureuse épouse de Jésus, je vous félicite, et, par le très doux Cœur de votre époux, je vous prie de m'obtenir un cœur pur, humble, doux, confiant, brûlant d'amour pour le Cœur de Jésus et filialement attaché à sa très glorieuse Mère, un cœur dévoré de zèle pour la gloire de Dieu et le salut des âmes. Ainsi soit-il.

---

## CHAPITRE XII

### Bienheureuse mort de Gertrude.

Gertrude remplissait, depuis quarante ans et onze jours, la charge d'abbesse (1), quand elle fut frappée d'une attaque d'apoplexie, qui paralyssa presque tout son corps et la retint ainsi dans la souffrance, pendant vingt-deux semaines. De tout ce temps, elle ne put articuler d'autre parole que ces deux mots : « Mon Esprit, Spi-

(1) D'après plusieurs auteurs, Gertrude, entrée d'abord au monastère de Rodersdorff, en fut élue abbesse à l'âge de trente ans. De là, elle passa à l'abbaye de Heldelfs, qu'elle gouverna jusqu'à sa mort. Heldelfs n'est qu'à un demi-mille de Eisleben, patrie de Gertrude.

*ritus meus.* » Les Sœurs qui la servaient ne pouvaient comprendre, le plus souvent, ce qu'elle demandait; car elle traduisait, indistinctement, tous ses désirs par les deux mêmes paroles : *Spiritus meus*, et ne pouvait, malgré tous ses efforts, réussir à dire un mot de plus. Mais Gertrude ne donna jamais le moindre signe d'impatience; son regard conserva, jusqu'au dernier jour, cette sérénité que l'on avait tant admirée, et qui faisait dire : Les yeux de Gertrude sont des yeux de colombe. Lorsque, lassée de répéter *Spiritus meus*, elle voyait qu'on ne pouvait comprendre ce qu'elle souhaitait, l'aimable Sainte souriait avec tant de grâce, que les assistants devaient sourire comme elle, et elle gardait le silence.

Quand les étrangers ou les Sœurs entraient dans la cellule de Gertrude, la malade s'empressait de les saluer du regard et d'un léger mouvement de la main, que la paralysie avait épargnée. Puis, elle demeurait immobile, mais

dans une paix qui se communiquait aux visiteurs, et leur faisait sentir une impression de joie très douce, au point que personne ne se lassa jamais de demeurer près d'elle.

On lui apprit la maladie grave d'une religieuse du monastère : aussitôt elle voulut être portée jusqu'à la chambre de l'infirmes, et ses gestes exprimèrent si vivement le désir de son cœur, que l'on dut y céder. Arrivée près de la malade, Gertrude lui témoigna sa compassion par des caresses maternelles, et la laissa consolée.

Lorsque le jour de l'agonie fut venu, une Sœur du monastère, celle même à qui Gertrude avait dicté le *Livre des Insinuations*, vit Jésus arriver près de la mourante. Le visage du Sauveur était rayonnant de joie ; à sa droite se tenait la Bienheureuse Vierge ; à sa gauche, l'apôtre bien-aimé saint Jean. Autour d'eux se groupait une multitude d'anges, de vierges, de saints. Les vierges, surtout, étaient nombreuses, et tout le monastère en paraissait rempli.

On lisait, près du lit de la malade, le récit de la Passion. Quand on arriva à ces mots : « Il inclina la tête et rendit l'esprit, » Jésus se pencha vers Gertrude ; il entr'ouvrit de ses deux mains son propre Cœur, et en épancha les flammes dans l'âme de Gertrude.

Le communauté, poursuivant ses prières, disait à Notre-Seigneur : « Consolez-la, comme vous consolâtes votre Bienheureuse Mère, à l'heure de sa très sainte mort. » Jésus se tournant alors vers sa Mère, lui adressa ces paroles : « O Souveraine, ma mère, dites-moi quelle consolation vous reçûtes de moi à cette heure, afin que je la communique à ma bien-aimée. — Ma consolation la plus douce, répondit Notre-Dame, fut le refuge assuré que vous m'offrites entre vos bras. » Jésus promit de donner cette joie à Gertrude.

L'agonie dura tout le jour. Notre-Seigneur ne s'éloigna pas de Gertrude, et des Anges allaient et venaient, chantant près de la mou-

rante , avec des accords ravissants : « Venez, venez, venez, ô Reine ; les délices du Paradis vous attendent. Alléluia ! Alléluia ! »

L'heure de la mort approchait. Jésus dit à Gertrude : « Enfin, il est venu le moment de donner à ton âme le baiser qui doit l'unir à moi ; enfin, mon Cœur pourra te présenter à mon Père céleste ! »

Au même instant , l'âme bienheureuse de Gertrude, rompant le lien qui l'attachait au corps, s'éleva vers Jésus, et pénétra dans le sanctuaire de son très doux Cœur. (1)

Peu après , la sainte dépouille de Gertrude était exposée dans l'église du monastère. Le lendemain, à l'heure de la sépulture, la confidente de la Sainte vit une multitude d'âmes délivrées des flammes du Purgatoire, par le mérite de Gertrude, la rejoindre dans le ciel.

(1) Le P. Laurent Clément fixe la date de la mort de sainte Gertrude au 17 novembre 1292. Gertrude était âgée de 70 ans.

Les religieuses du monastère de Heldelfs ne pouvaient se consoler du départ de Gertrude. Jamais, dit l'historien de sa vie, personne ne fut aimé comme elle ; les jeunes filles même, élevées dans l'enceinte de l'abbaye, des enfants, dont plusieurs avaient à peine sept ans, tenaient beaucoup plus à Gertrude qu'à leurs propres mères, et de longs jours après la sépulture de la Sainte, tous la pleuraient encore.

Dieu les consola par plusieurs communications célestes : une Sœur vit Gertrude debout devant le trône de Dieu ; elle disait : « O Souverain Bienfaiteur, je demande une grâce à votre bonté : chaque fois que mes filles iront visiter mon sépulcre, allégez leurs tristesses, leurs tentations, afin qu'à ce signe elles reconnaissent que je suis vraiment leur mère. »

Un autre jour, Gertrude était vue prosternée devant le trône de Dieu ; elle priait pour ses filles, et Jésus répondait : « Je tiendrai fixés sur elles les regards de ma miséricorde. »

Daignez, ô glorieuse et aimable Sainte, adopter pour enfants tous ceux qui, ayant lu le récit de votre vie, remercieront le Cœur de Jésus de vous avoir tant aimée ; dirigez vers leurs âmes, arrêtez sur elles les regards de la miséricordieuse Vierge Marie ; obtenez que , par son intervention toute-puissante, le Cœur de Jésus laisse enfin tomber sur le monde les flots de grâce, qui doivent le purifier de ses crimes et renouveler sa jeunesse, pour la plus grande gloire de Dieu ! Ainsi soit-il.

FIN



# TABLE DES MATIÈRES

---

|                   |     |
|-------------------|-----|
| INTRODUCTION..... | VII |
|-------------------|-----|

## CHAPITRE PREMIER

|                                   |   |
|-----------------------------------|---|
| Premières années de Gertrude..... | 4 |
|-----------------------------------|---|

## CHAPITRE II

|                                |   |
|--------------------------------|---|
| La conversion de Gertrude..... | 5 |
|--------------------------------|---|

## CHAPITRE III

|                                    |    |
|------------------------------------|----|
| La sanctification de Gertrude..... | 45 |
|------------------------------------|----|

## CHAPITRE IV

|                                                                             |    |
|-----------------------------------------------------------------------------|----|
| La part de la très sainte Vierge dans la sanctification<br>de Gertrude..... | 34 |
|-----------------------------------------------------------------------------|----|

## CHAPITRE V

|                                     |    |
|-------------------------------------|----|
| L'humilité du cœur de Gertrude..... | 54 |
|-------------------------------------|----|

## CHAPITRE VI

|                                       |    |
|---------------------------------------|----|
| La bénignité du cœur de Gertrude..... | 67 |
|---------------------------------------|----|

## CHAPITRE VII

|                                    |    |
|------------------------------------|----|
| La pureté du cœur de Gertrude..... | 79 |
|------------------------------------|----|

## CHAPITRE VIII

|                                           |    |
|-------------------------------------------|----|
| L'amour confiant du cœur de Gertrude..... | 93 |
|-------------------------------------------|----|

## CHAPITRE IX

|                                                                |     |
|----------------------------------------------------------------|-----|
| L'abandon du cœur de Gertrude au bon plaisir de<br>Jésus ..... | 149 |
|----------------------------------------------------------------|-----|

## CHAPITRE X

|                                  |     |
|----------------------------------|-----|
| Le zèle du cœur de Gertrude..... | 144 |
|----------------------------------|-----|

## CHAPITRE XI

|                                             |     |
|---------------------------------------------|-----|
| La reconnaissance du cœur de Gertrude... .. | 149 |
|---------------------------------------------|-----|

## CHAPITRE XII

|                                    |     |
|------------------------------------|-----|
| Bienheureuse mort de Gertrude..... | 157 |
|------------------------------------|-----|

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES

Toulouse, imp. L. HÉBRAIL, DURAND et C<sup>e</sup>, rue de la Pomme, 5.